Le MONDE libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 137 Décembre 1967 2 F

Grèce d'aujourd'hui



La Civilisation se meurt

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

FLANDRE ● ARTOIS ● PICARDIE ●

AMIENS
GROUPE GERMINAL
(Cercle d'Etudes Sociales)
Pour tous renseignements, écrire à Relations intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

LENS
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à GLAPA Joseph, av. Von Pelt, H.L.M. 20, n° 13, 62-LENS.

LILLE
GROUPE ANARCHISTE
S'adresser à Lucienne CLAESSENS, 29, rue Broca, 59-FIVES-LILLE.

CHAMPAGNE ●

CHATEAU-THIERRY
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - AISNE
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11°).

CHARLEVILLE
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - ARDENNES
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11°).

ILE-DE-FRANCE ●

PARIS
GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Ecrire : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du groupe, samedi 9 décembre à 17 h. 30, 110, passage Ramey, Paris (18°).
Ordre du jour :
Trésorerie - nos cours - nos éditions - nos prochaines réunions - Le Monde Libertaire - Le quart d'heure du militant par Ulric SCHULZE. Divers.
Tous ceux qui sont intéressés par notre action, nos cours, nos colloques, nos travaux, nos éditions, nos projets, écrivez ou venez prendre contact avec nous, 110, passage Ramey, Paris (18°) ou mieux encore, téléphonez à ORN. 57-89.
Chaque samedi permanence, de 17 à 18 h. 110, passage Ramey, Paris (18°), suivie d'une vente du Monde Libertaire.

CANTON D'ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS
FORMATION D'UN GROUPE D'ACTION REVOLUTIONNAIRE
Ecrire à J.-C. SUHARD, 2, rue des Frères-Bonneff, 95-BEZONS.

ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi).

BOULOGNE
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°), qui transmettra.

MONTREUIL-SOUS-BOIS
Renseignements - adhésions : Mlle HEMERY, Poste restante, 93-MONTREUIL.

VERSAILLES
GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 24, rue des Condamines, 78-VERSAILLES.

GROUPES ORGANISES EN REGION

REGION PARIS - BANLIEUE SUD

(14°) GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS
Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'arrondissement.
Liaisons aux Lilas, Bagnolet, Charenton, Paris (6°).
Pour tous renseignements : Mireille ARISTE, 61, rue Pascal, PARIS (13°).

GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Groupe d'action révolutionnaire coordonnant l'action dans banlieue Sud touchant Paris.
Liaisons à Antony, Bourg-la-Reine, Igny.
Pour tous renseignements, écrire : Groupe KROPTKINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11°).

(15°) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN
Groupe révolutionnaire de propagande et d'action anarchiste. Implantation et lutte dans le 15°.
Liaisons à Ivry, Créteil, Paris (7°).
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11°).

(13°) GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Groupe libertaire révolutionnaire militant dans le 13° où tous, ouvriers, étudiants et employés trouverez une place pour mener une lutte efficace.
Liaisons à Choisy-le-Roi, Bicêtre, Paris (5°).
Pour tous renseignements : NACHARD, 44, r. des Cinq-Diamants, PARIS (13°).

FORMATION D'UN GROUPE REVOLUTIONNAIRE LIBERTAIRE
dont l'action s'étend à la grande banlieue Sud.
Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 24, rue des Condamines, 78-VERSAILLES.

LIAISON ALEAP TOGEM
Lycéens, étudiants anarchistes de Paris, participez à la lutte que mène le Groupe Togem sur le plan étudiant dans vos lycées et facultés.
Pour tous renseignements : Groupe TOGEM, 3, rue Ternaux, PARIS (11°).

NORMANDIE ●

EVREUX - LOUVIERS - VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

ROUEN - BARENTIN
GROUPE LIBERTAIRE DELGADO-GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, 76-ROUEN.

BRETAGNE ●

BREST
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à Jean-Yves SIMON, 59, rue Longue, 29N-MORLAIX.

ILLE-ET-VILAINE
GROUPE ANARCHISTE
Sections à **RENNES, FOUGERES, SAINT-MALO et REDON.**
Ecrire à René MICHEL, 151, rue de Châtillon, 35-RENNES.

LORIENT
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

NANTES
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES.

SAINT-NAZAIRE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois, ancienne salle des mariages, Centre de la Briandais. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 102, avenue de Lesseps, 44-SAINT-NAZAIRE.

VANNES
Formation d'un groupe. Pour tous renseignements, s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, 56-VANNES.

MAINE ● ANJOU ● TOURAINE ●

ANGERS - TRELAZE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le troisième samedi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à RIVRY André, 2, rue Parcheminerie, 49-ANGERS.

MAYENNE, ORNE ET SARTHE
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72-MONCE-EN-BELIN.

TOURS ET ENVIRONS
Constitution d'un groupe anarchiste.
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11°).

BOURBONNAIS ● LIMOUSIN ● AUVERGNE ●

CLERMONT-FERRAND
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11°).

LIMOGES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à A. PERRISSAGUET, 45, rue Jean-Dorat, 87-LIMOGES.

MONTLUÇON - COMMENTRY
GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêcherie, 03-COMMENTRY.

LYONNAIS ● BOURGOGNE ●

LYON
GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures.
Pour tous renseignements, écrire groupe Bar-du-Rhône, 14, rue Jean-Larrivé, 69-LYON (3°).

OYONNAX
GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

SAINT-ETIENNE
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à H. FREYDURE, 21, rue Ferdinand, 42-ST-ETIENNE.

YONNE
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à Relations intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11°).

PROVENCE ● COMTAT VENAISSIN ● COMTE DE NICE ● DAUPHINE ●

AVIGNON
GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Jacky BLACHERE, route de Grillon, 84-VALREAS.

EGUILLES
Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à A. CASTAGNO, Les Aires-Hautes, 13-EGUILLES.

GRENOBLE
LIAISON F.A.
Roland LEWIN, 17, av. Washington, 38-GRENOBLE.

HAUTES-ALPES
FORMATION D'UNE LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST.

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes **MARSEILLE** Centre, **MARSEILLE** Liberté (St-Antoine), **JEUNES LIBERTAIRES**, écrire au Comité de liaison **F.A.-J.L., René LOUIS**, B.P. 40, 13-**MARSEILLE-ST-JUST (13°).**

GROUPE ANARCHISTE FA3-BAKOUNINE
Les sympathisants peuvent se rendre à la réunion du premier lundi de chaque mois.
Pour prendre contact, écrire à :
R. GANOT et D. FLORAC, 13, rue de l'Académie, 13-MARSEILLE (1er).

NICE
GROUPE ANARCHISTE ELISEE RECLUS
Pour tous renseignements, écrire à Jacques LECLAIRE, 15 A, bd de la Madeleine, 06-NICE.

VAR
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courtine, 83-OLLIOULES.

GUYENNE ● GASCOGNE ● LANGUEDOC ●

BORDEAUX

GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX.
Pour l'Ecole Rationaliste F.-Ferrer, Amador ILLASQUEZ, 8, passage Marcel, 33-BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, r. du Muguet, 33-Bordeaux.

CARCASSONNE
GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, écrire à Francis DUFOUR, 15, place P.-Valéry, 11-CARCASSONNE.

MONTPELLIER
GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, 34-MONTPELLIER.

NIMES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST (13°).

TOULOUSE
GROUPE LIBERTAIRE ET CERCLE D'ETUDES
Pour tous renseignements, s'adresser à D. BAREZ, 55, cité Bel-Air, 31-BALMA.

BELGIQUE ●

FORMATION D'UNE FEDERATION ANARCHISTE
Pour **BRUXELLES**, s'adresser à : Socialisme et Liberté, 2, avenue des Droits-de-l'Homme, BRUXELLES.
Coordination : J. LAMBINET, 194, rue de l'Eté, BRUXELLES (5°).
Pour **LIEGE**, s'adresser à : **GROUPE SOCIALISME LIBERTAIRE**, 220, rue Vivegnis, LIEGE.
C.C.P. NATALIS-LIEGE N° 7939-76.

Activités des groupes de la F.A.

Cours de formation anarchiste organisés
par le Groupe Libertaire Louise-Michel

Chaque jeudi soir : 20 h 30 précises
110, passage Ramey, PARIS (18°)

Les cours gratuits de Formation Anarchiste ont repris comme chaque année, et avec encore plus d'intérêt que les cours précédents.

Nous présentons dans ces cours une vue nette et précise de ce qu'est l'anarchie, notre idéal. eLs années passées, nous avons parlé des diverses options du mouvement parlé des diverses options du mouvement libertaire, puis des divers penseurs qui l'enrichirent, et cette année nous faisons œuvre originale ; nous parlons des REVOLUTIONS, de Spartacus, premier grand sursaut révolutionnaire à la Révolution Chinoise ; 1789, Révolution Bourgeoise ; 1848 ; la Commune, etc. ; Révolution russe ; Révolutin cubaine.

A travers ces révolutions, nous comptons montrer la constance de l'esprit de lutte, les formes prises par cette lutte dans les diverses révoltes contre l'oppression qui soulevèrent le peuple.

Comme chaque année nos professeurs sont les meilleurs, clairs, lucides et libres.

Voici le programme pour les semaines à venir :

Jeudi 7 décembre :
1848, première Révolution moderne, par M. LAISANT

Jeudi 14 décembre :
Cours d'orateurs, par M. LAISANT

Jeudi 11 janvier 1968 :
La Commune de 1871

Jeudi 18 janvier 1968 :
Le souvenir de la Commune de 1871 dans le mouvement ouvrier français, par MAITRON

Les camarades désireux de connaitre mieux l'Anarchie dans son esprit et sa portée, sont invités à venir amicalement écouter nos cours.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à Paul CHAUVET, Groupe Louise-Michel, 110, Passage Ramey, PARIS-18° - ou téléphoner : ORN. 57-89.

De quelque quartier ou arrondissement que vous soyez, en assistant aux cours que nous organisons, vous prendrez contact avec les militants du Groupe Louise-Michel. Vous pourrez ainsi, si cela vous intéresse ou vous captive, vous associer à tous leurs travaux et vous intégrer au Groupe Louise-Michel (pour tous renseignements supplémentaires, téléphoner à ORN. 57-89).

Le Groupe Anarchiste d'Asnières
organise
SALLE DU CENTRE ADMINISTRATIF
Place de la Mairie
VENDREDI 8 DECEMBRE à 20 h 30
une conférence publique et contradictoire
ANARCHISME ET MARXISME
par
Maurice JOYEUX
ENTREE LIBRE

Le Groupe libertaire Louise Michel organise
SAMEDI 16 DECEMBRE, 17 h 30 précises
110, passage Ramey, PARIS (18°)
(Métro Joffrin ou Marcadet-Poissonniers)
une
conférence
avec
Lucien CULLIN
Sujet : **LA REVOLTE DE CRONSTADT**
L'insurrection révolutionnaire makhnoviste
(Cinquantième anniversaire de la Révolution d'octobre)
— Entrée libre —

TRESORERIE

Nous demandons à tous les militants de régler les cotisations 1967 avant la fin décembre.

Le trésorier : Robert PANNIER.

BULLETIN INTERIEUR

POUR LA REDACTION, s'adresser à JOUVENTIN Pierre, 15, rue des Terras, Marseille (2°). Tél. : 20-49-80.

POUR L'ADMINISTRATION, s'adresser à René BIANCO, B.P. 40, Marseille-Saint-Just (13°). C.C.P. 38 3181 Marseille.

SOUSCRIPTION DE NOVEMBRE

Ordonez, 4 ; Thomas, 30 ; Garcia, 6 ; Bianco, 2,30 ; Gilbert, 4 ; Bachem, 48 ; Silvagni, 10,30 ; E. Olive, 10 ; Groupe d'Asnières, 100 ; Puget, 30 ; Laberche, 20 ; Salamero, 50 ; Aubert, 10 ; Jalaber, 10 ; Buatois, 30 ; Porcelaine, 10 ; Schulze, 40 ; Mettel, 10 ; Descloux, 10 ; Tonelli, 10 ; R. Frémont, 5 ; Boutary, 10 ; Evenas, 5 ; Auffreden, 20 ; Saillard, 10 ; Quer, 5 ; Bernard, 10 ; Jordy, 10 ; Payraut, 3,50 ; Hauffer, 20 ; Poix, 20 ; Blanchard, 30 ; Mureu, 20 ; Touboulic, 1,50 ; Flamant, 10 ; A. Lapeyre, 200.

PRÈS DE NOUS

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES
Samedi 9 décembre à 20 h. 30
L'INDE mystique et matérielle
Relation d'un voyage par P. MARTINEZ
Dimanche 17 décembre à 14 h. 30
J.-B. CLEMENT
(poète, Communard pamphlétaire) et le temps des cerises
par Bernard Salmon

AMIS DE HAN RYNER

Réunion **dimanche 10 décembre** à 14 h. 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard (métro, St-Placide ou Montparnasse), sous la présidence de Marcel RENOT, vice-président des A.H.R.
Causerie de PIERRE PARAF : « Henri Barbusse ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

LA LIBRE PENSEE
de la Seine organise pour le **DIMANCHE 3 DECEMBRE 1967**, les Manifestations Commémoratives en l'honneur du Martyr de l'intolérance cléricale MICHEL SERVET.
1° à **15 heures** : devant sa statue, rue Mouton-Duvernet, face à la Mairie du 14° où
Maurice JOYEUX
prendra la parole au nom de la Fédération anarchiste.
2° à **16 heures**, en la salle (tout à côté), 63, rue Froidevaux, Grande Conférence Publique et Contradictoire avec
JEAN COTEREAU
qui traitera le sujet :
« LE NOUVEAU PERIL CLERICAL. »

LA LIBRE PENSEE DU VAL-D'OISE
organise
le Dimanche 17 Décembre 1967
à 15 heures, salle de la Justice de Paix 125, avenue Charles-de-Gaulle à
MONTMORENCY
(près Gare d'Enghien)
une Grande Réunion Publique
avec
Georges LAS VERGNAS
(Ancien vicaire de la cathédrale de Limoges
Ancien aumônier du Lycée de Limoges)
SUJET :
PIE XII, LA GUERRE ET LES JUIFS

EDITO « 1967 »

Une année qui, comme les précédentes, a été l'objet de toutes les promesses pour n'aboutir qu'à toutes les déceptions.

Une fois de plus les hommes ont cru dans les guides infaillibles, une fois de plus ils ont eu la faiblesse et la lâcheté de confier à d'autres qu'à eux-mêmes leur avenir et leur destin et ceux, qui ont l'insolence et la naïveté de croire représenter leurs semblables, les ont bernés de toutes les espérances, les ont conduits à toutes les impasses, les ont embourbés dans toutes les aventures qui les acheminent vers un cataclysme universel.

Nous en savons le bilan :

Ils nous avaient promis un niveau de vie plus élevé : les prix ont augmenté de quelque 20 % alors que la majoration des salaires n'atteignait pas 5 %.

Ils nous avaient affirmé qu'une organisation accrue et des fonds mieux employés assureraient un emploi à tous ; et le chômage augmente.

Ils avaient déclaré amoindrir la faim qui règne dans le monde ; et celle-ci ne fait que s'accroître.

Ils s'étaient engagés à résoudre le problème de l'habitat, des écoles, des hôpitaux ; et des malheureux continuent à s'entasser dans des taudis, et les élèves n'ont pas de locaux pour les recevoir et les malades restent sans soins faute de place, bien qu'on ait doublé, dans les chambres, le nombre des lits qu'elles devaient contenir.

Ils s'étaient fait fort de régler le problème de la circulation et du stationnement ; et l'un et l'autre n'ont fait qu'empirer en dépit du soin laissé à des organismes particuliers de se charger des travaux et de percevoir des taxes spéciales (ce qui constitue une escroquerie pure et simple, le contribuable ayant déjà payé par le règlement de ses impôts et par la surtaxe sur l'essence, le droit à tous les autoroutes et parkings).

Ils avaient proclamé qu'ils lutteraient par tous les moyens pour anéantir tous foyers de guerre, tous racismes, toutes ségrégations ; et vous n'avez qu'à ouvrir un journal pour savoir que le feu est aux quatre coins du monde et qu'on y opprime, qu'on y torture et qu'on y assassine.

Tous les caquetages et marchandages des grands de ce monde n'ont rien fait, et ne pouvaient rien faire, pour résoudre quoi que ce soit, et leur comportement n'a fait qu'aggraver l'état des choses existant.

Comment en eût-il été autrement ? Ce n'est pas avec des discours que l'on peut régler les problèmes humains.

Mais ils ont fait mieux ou plutôt ils ont fait pire.

Il fallait pour amoindrir les maux qui frappent les hommes, proposer certaines mesures ; ce sont les mesures inverses qu'ils ont promulguées, diffusées, encouragées.

Il fallait de toute urgence réduire les naissances ; ils ont mené campagne pour l'accroissement de celles-ci.

Il fallait s'opposer aux privilèges ; ils les ont protégés et nantis.

Il fallait tourner vers une économie de Paix et de Socialisme (1) les efforts de production ; ils ont tout orienté vers une préparation à la guerre et au suicide universel.

Il fallait refuser toute aide et tout concours, aux foyers de discorde qui menaçaient de dégénérer en conflits ; ils les ont entretenus, encouragés et largement pourvus de tous les engins meurtriers.

Il fallait prôner une compréhension universelle, détruire les préjugés, les tabous, les fanatismes ; ils ont cultivé les instincts les plus bas, flatté l'intolérance, entretenu le chauvinisme, glorifié le nationalisme.

Il fallait agir en pleine lumière, dénoncer et reléguer toutes les puissances occultes qu'elles soient financières ou politiques, mettre au grand jour tous les rapports de pays à pays, abolir les entretiens secrets, supprimer les dialogues diplomatiques, se refuser aux accords, dont le peuple n'est tenu au courant que le jour où il a à les payer de sa peine, de sa chair et de son sang ; ils ont poursuivi les usages ancestraux, pratiqué comme par le passé l'hypocrisie, l'arrière-pensée, le maquignonnage ; ils ont encensé ceux qu'ils combattaient, ils ont feint d'accorder un accueil cordial aux représentants des pays contre lesquels ils avaient dressé toute leur politique.

On a vu la gauche mener celle de la droite, les élus de la Paix entraîner leur peuple dans la guerre.

Illusion, duplicité, mensonge ! Telle pourrait être la formule de tous les meneurs d'hommes.

Qu'est-ce que l'homme, l'Homme véritable dans tout cela ?

(1) On ne saurait entendre ici le mot socialisme que dans sa noble acception, et sans tenir compte de l'infâme caricature qu'en a fait la politique.

A NOS AMIS LECTEURS

POUR LES FETES DE FIN D'ANNEE

Nous rentrons dans cette période ingrate de l'année où, au coin de notre feu, nous aimons à feuilleter un livre, à faire tourner un disque ou simplement à regarder à travers la vitre la bruine qui strille le jour sale. C'est l'époque des cadeaux et rien ne se marie plus avec les fêtes de fin d'année et leur mélancolie qu'un bon livre.

Bien sûr, le livre que l'on offre à cette occasion se présente dans une robe plus avenante que le livre de travail ou de culture qu'on se procure lorsqu'on en a besoin. Mais la qualité technique d'un livre est un hommage au goût de celui qui l'offre comme de celui qui le reçoit.

Achetez donc des livres pour vos cadeaux de fêtes ou mieux demandez-les à notre librairie Publico. Nous pouvons vous fournir ce que vous désirez. Une Pléiade, Camus, par exemple ou Malraux, Martin du Gard, Baudelaire, etc. Un Larousse illustré de travail, d'art, d'histoire .Des livres d'enfants somptueusement illustrés. Des ouvrages de voyages, de géographie, de culture. Consultez-nous au besoin.

Mais déjà vous trouverez dans notre fond un certain nombre d'ouvrages de qualité. Un Bakounine relié par exemple, « Le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier » de Maitron, « Ni Dieu, ni maître » de Guérin, « Les Révolutionnaires » de Victor Serge, « L'Histoire du Drapeau Rouge » de Maurice Dommanget, « L'Histoire du mouvement anarchiste » de Maitron, « L'Histoire du Mouvement Ouvrier » de Doléans, « La Révolution et la guerre d'Espagne » de P. Broué et Emile Témine. Et, dans un autre genre, le livre de Madeleine Ferré à la calligraphie somptueuse, des ouvrages de Chabrol, de Rosa Luxembourg, sans oublier « Le Curé de Meslier » de Maurice Dommanget qu'on ne lit pas assez et qui est une clé pour ceux qui veulent comprendre la Révolution de 1789. Tous ces livres, par leur prix et leur présentation sont des cadeaux à la fois agréables et utiles.

Et pourquoi ne pas ajouter un album de disques de Brassens, de Ferré, de Jehan Jonas et compléter le tout par un abonnement au « Monde Libertaire » ?

En manifestant ainsi votre goût, vous ferez vivre notre journal, vous nous aiderez dans le défrichement de cerveaux qui en ont bien besoin.

Les Administrateurs :
Maurice JOYEUX et Richard PEREZ

Sommaire

N° 137 Décembre 1967

En France et dans le monde

Le Syndicalisme

En dehors des clous

Propos Anarchistes

Arts et Spectacles

LE MONDE LIBERTAIRE
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11e)
VOLtaire 34-08
Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15
Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT
à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11e)

Nom ....
Prenoms ....
Adresse ....

Le directeur de la publication :
Maurice Laisant


Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2e)



A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

BIENFAIT D'UN « RECYCLAGE »

Le lavage de cerveaux, la remise au moule, l'endoctrinement obligatoire, tels que les pratique le communisme chinois, si l'on en croit ce qui en a été dit, sont des choses antipathiques, répréhensibles et même détestables.

Mais encore faut-il ne point passionner le débat aveuglément. Gardons-nous de condamner de façon unilatérale, sans avoir, de sang-froid, examiné le dossier !

L'Europe occidentale et capitaliste a connu après 1945 un lavage de cerveaux : la dénazification. Ces bougres d'Hitlériens avaient tellement empoisonné l'esprit de toute une génération qu'il fallut lui administrer à forte dose les antidotes appropriés.

A en juger par la résurgence actuelle du mal, il semble d'ailleurs que la désinfection ait été incomplète, ou le désinfectant médiocre.

En revanche, une réussite dans le genre fut la conversion — ou, comme on dit de nos jours, le « recyclage » de Son ex-Majesté Pou Yi, mort à Pékin le 17 octobre 1967.

Pauvre existence, certes, que la sienne, mais qui finit mieux qu'elle n'avait débuté.

Empereur de Chine à l'âge de deux ans, détrôné quelques années plus tard, il ne régna jamais sur le Céleste Empire que par la personne interposée d'un régent. Puis, devenu adulte, il fut choisi par les Japonais pour être l'empereur fantoche d'un Etat-bidon, le Mandchoukouo.

Interné par les Russes, puis livré aux Chinois, il s'attendait à être mis à mort. Mais les fidèles de Mao Tsé-toung, ayant inventé le supplice indolore de la remise au moule, en firent l'expérience sur lui avec le plus grand succès.

Et bientôt ils produisirent en public le résultat de leur travail de laboratoire : l'ex-empereur Pou Yi devenu horticulteur et marxiste.

Il est bien certain que son marxisme n'était, comme autrefois son autocratisme, que le fruit d'un conditionnement. Pou Yi, en bleu de chauffe ou sous la couronne impériale, ne fut jamais qu'un pantin.

Toutefois, si l'on peut feindre la sincérité en matière de marxisme, on ne peut simuler la compétence en jardinage. Ici l'endoctrinement ne suffit pas : il y faut un apprentissage concluant.

Ce fut le côté positif de l'opération : d'un bon à rien, utilisé à des besognes néfastes, la révolution chinoise avait fait un type comme les autres, qui du moins ne nuisait plus à personne.

Une telle expérience confirme ce que j'ai toujours pensé, c'est-à-dire que les jacobins avaient eu tort de ne pas abolir la peine de mort, qui finit d'ailleurs par leur être infligée à eux aussi. Ils auraient ainsi mieux servi la révolution qu'en dressant la guillotine en permanence et en décrétant la Terreur.

Au lieu de décapiter Louis XVI (après l'avoir promené dans Paris pendant quatre heures), ils auraient mieux fait de lui ouvrir une échoppe de serrurier ; le pauvre Capet n'avait guère que ce talent, et il aimait ce métier. Lui aussi eût défendu la liberté si on la lui avait donnée... avec une forge, un établi, une enclume et tout l'attirail du petit bricoleur.

Quant à son fils, on sait qu'au Temple le cordonnier Simon lui enseignait des proverbes révolutionnaires et lui faisait crier : « A bas les tyrans ! » C'est bien, mais ce n'est pas assez. Le cordonnier Simon aurait dû lui montrer comment coudre une empeigne et rapetasser un escarpin.

La rectitude politique ne saurait dispenser d'apprendre à se servir de ses mains.

Rien ne me fait souffrir autant que ces images des actualités, où l'on a vu le fils du chah d'Iran défilant, costumé en cadet de la marine, dans le cortège du couronnement.

« Oh ! comme c'est trognon ! », s'est exclamée près de moi une spectatrice.

Moi, j'étais écœuré.

Sans doute, s'il apprend le métier de navigateur, le fils du chah ne sera pas tout à fait pris au dépourvu le jour où, éventuellement... Mais tout ce faste, autour de lui, quelle fâcheuse préparation à une vie qui ne réalisera pas forcément ce qu'elle semble promettre au dauphin !

A la place du chah d'Iran — soit dit sans la moindre intention d'apologie marxiste prochinoise, — j'enverrais mon fils étudier à l'Ecole d'Horticulture de Pékin.

P.-V. BERTHIER.

Cahiers de « La Bretagne réelle »

Lorsqu'on veut vaincre les superstitions, il ne s'agit pas d'en créer de nouvelles : la liberté ce n'est pas de remplacer un dieu par un autre, c'est de faire en sorte qu'il n'y ait plus jamais besoin de dieux.

Il serait vain de vouloir chasser la marée noire des tonsures qui, depuis des siècles, abrutissent la Bretagne, pour la remplacer folkloriquement par des druides brandissant leur serpe d'or. Que quelques Bretons le pensent, cela serait drôle si ce n'était désespérant. Au terme d'une lutte longue et pénible pour chasser l'ignominie de l'Eglise romaine, c'est-à-dire les valets de toutes les classes dirigeantes, il serait désastreux de vouloir remplacer ceux-ci par des hommes vêtus de toges blanches qui, prêtres d'une religion, s'offriraient, le plus facilement du monde, à continuer les pires mascarades déïcoles de leurs prédécesseurs.

Que les Bretons veuillent vivre en tant que Bretons, je ne demande pas mieux à condition qu'ils n'imposent pas à leurs compatriotes de se convertir au druidisme, de même que les Occitans ne forcent personne à devenir cathare. Mais en dehors de ces théismes divers, que tous aient le droit d'exister, d'exposer et de défendre leur langue, leurs coutumes, voilà qui me paraît non seulement nécessaire, viable, mais d'un devoir impérieux si l'on veut éviter la robotisation de l'humanité entière, si l'on veut éviter que les hommes soient des serviteurs dociles, obéissants, faciles à manier au gré et à la volonté de tous les politiciens et de tous les technocrates, parce que leurs idées, parce que leurs concepts, ne seront pas différenciés. Il est beaucoup plus facile de faire obéir une armée ou un troupeau que des individus libres, égaux, parce qu'aucun ne ressemble à aucun autre. L'égalité que nous réclamons, nous autres libertaires, n'est pas cette égalité d'esclaves qui s'imaginent la posséder parce qu'ils servent le même maitre !

A « Keltia » vous luttez pour la résurgence de l'Ethnie Celte, et je me félicite que vous essayiez de rendre cette culture impérissable, que vous essayiez de lui rendre la place qu'elle mérite sur notre terre. Mais il ne s'agit pas de transformer cette lutte en racisme.

Il n'y a pas de « race » supérieure, il n'y a pas de « race » inférieure. Il existe seulement des différences que nul ne saurait nier sous peine d'infantilisme mental. Toutes ces « races » différentes sont égales car toutes peuplent la terre. Toutes ont leurs problèmes particuliers, et toutes aussi se doivent d'être concernées par les problèmes de chacune.

Les puzzles créés artificiellement par la force, la violence, la ruse, la conquête (prétendue croisade religieuse, mariage, etc) et que l'on nomme nations n'ont d'importance que dans l'esprit de ceux qui en possèdent les richesses. Quant à nous, elles ne nous importent aucunement. Les reconnaître, c'est reconnaître ceux qui les ont créées : la royauté, la république bourgeoise. Seul un Jacobin — dans le plus mauvais sens du terme — peut se réclamer d'être varois et non occitan, d'être morbihannais et non breton. Aussi quelle n'est pas notre surprise de constater qu'une revue qui prétend défendre la Bretagne, se réclame de l'opposition nationale française. Cela paye peut-être, ou alors c'est du délire...

Mais, au-delà de l'Ethnie, il existe l'Individu, c'est-à-dire chacun d'entre nous, unique, vivant, voulant mieux vivre. C'est lui que nous défendons, dans son milieu naturel, là où il est le mieux apte — s'il le désire — à goûter pleinement la vie irremplaçable.

Là où les relations humaines ne sont pas imposées par la force, mais par la nature ou le libre choix de l'individu et de la collectivité, là est la liberté.

Je vous livre, Messieurs les Rédacteurs de « Keltia », ces quelques propos en souhaitant que l'Homme — chaque homme — se libère à jamais de ses entraves religieuses, économiques et racistes. Qu'il se libère de l'esclavage du commandement et de l'obéissance. C'est ce que nous souhaitons, puissiez-vous le comprendre.

KUGER.

Faits divers

DEVALUATION

L'Angleterre travailliste de Wilson vient de subir une dévaluation de la livre. Dévaluation qu'on avait attendue vainement il y a quelques années lors de l'accession de Wilson au pouvoir, afin de rétablir tout de suite l'économie laissée dans un état désastreux par les conservateurs qui ont maintenant le beau rôle. Seulement Wilson représentait non seulement l'Angleterre, mais il était encore socialiste réformiste et de plus homme d'Etat. Toute la fierté de l'Angleterre, il la ressentait en lui et il ne pouvait pas abaisser, moralement surtout, son pays aux yeux du monde.

Quelques années après cependant, il faut bien voir les réalités économiques, surtout après tout un marchandage avec la Haute Finance qui n'a servi pour ainsi dire à pas grand-chose. Il faut bien parfois faire taire ses principes pour « sauver les meubles ». Alors, on a dévalué la livre, même si on avait annoncé une dizaine de jours avant que jamais on ne recourrait à cette extrémité. Mais, me direz-vous, c'est de la politique...

Mais après tout, de la dévaluation nous nous en foutons. C'est une affaire d'économistes capitalistes. Cela montre tout simplement l'absurdité de ces monnaies qui représentent quelque chose et qui ne représentent rien en fin de compte. Ce qui est important, ce sont les conséquences que va subir le peuple anglais à la suite de cette dévaluation. Cela va demander quelque temps. Aussi nous reparlerons sûrement bientôt de ce problème dans nos colonnes.

U.R.S.S. ET LA LIBERTE

En URSS, on fête avec éclat le cinquantenaire de la Révolution d'Octobre et, pendant ce temps, un groupe de onze jeunes intellectuels soviétiques (critiques littéraires, poètes, etc.) sont incarcérés depuis février déjà. On ignore le chef d'accusation précis, ce que l'on sait c'est que ces jeunes intellectuels se réclament de Berdiaeff et peut-être des penseurs occidentaux qui lui sont apparentés.

La Révolution russe a encore beaucoup de révolutions intérieures à faire, mais chacun sait que son évolution est complètement opposée à l'esprit humain et à cette soif de justice qui provoquèrent le soulèvement des masses populaires en 1917. Une preuve encore ? Le procès de ces intellectuels aura lieu à huis clos et les accusés seront privés de défenseurs ; de plus, on croit savoir qu'ils encourent des peines très lourdes et même une condamnation à mort.

Après Siniaski et tant d'autres une nouvelle preuve de la dictature du Parti en URSS sur l'homme, afin d'asservir ce dernier aux desiderata stéréotypés du Parti.

UN FOU CONSCIENT

On dit — mais on dit beaucoup de choses — que Dali est « fou ». Mais un « fou » conscient est peut-être préférable à un être « normal » mais inconscient. Conscient Dali l'est, oui, quand il dit : « Karl Marx est encore plus cocu que Staline car il s'est à peu près trompé dans tout. Il n'y a pas de dictature du prolétariat, car il n'y a plus de prolétariat. Il n'y a que des millions d'êtres crétinisés », et il poursuit en faisant un rapprochement entre le déclin du marxisme et la décadence du système capillaire marxiste qui va du barde chevelu Karl Marx au chauve Khroutchev. Théorie personnelle mais qui en vaut bien une autre.

En tout cas, ce Dali il me plaît.

Jacques LIBER.

Propos subversifs

DÉFENSE DE L'OCCIDENT

Que réclament-ils, que veulent-ils, ces jeunes trublions d'extrême droite qui, comme une arme suprême, faute de cerveau ou d'esprit, brandissent leurs poings acérés par les nombreuses séances de karaté.

Regardez-les : cela se gonfle avec outrecuidance, cela discute avec sérieux, cela se donne de l'importance. Mais dans leur petite cervelle évidée d'hommes de main d'extrême droite, c'est le vent qui souffle, c'est la tempête qui fait rage. Oh certes, pas n'importe quel vent, pas n'importe quelle tempête, mais la brise parfumée des douces fleurs de l'Europe : la bienheureuse brise qui souffle de Brest à l'Oural et de l'Oural à Brest, enlevant sur son passage l'odeur des charniers, des champs de bataille et des camps de concentration, dispersant la boue des tranchées et la pourriture des cadavres. Mais pourquoi ressasser les pauvres souvenirs de ces vieilles querelles ? Hitler et Napoléon ne sont-ils pas deux grands Européens ?

Regardez-les : ils sont lourds de menaces et de défi ces arrogants, ils pratiquent les sports japonais, ces bons Européens, ils se battent, ils jouent à la petite guerre. Mais dans leurs petites cervelles évidées d'intellectuels d'extrême droite, c'est l'amour de l'Europe qui souffle en ouragan dévastateur : l'Europe des politiciens d'arrière-boutique, l'Europe du Travail - Famille-Patrie, l'Europe des vieillards cacochymes et grincheux, l'Europe des Epiciers du pouvoir.

Regardez-les, c'est cela qui prétend nous imposer sa loi, nous imposer son abjection et sa pourriture. Mais ce n'est qu'un peu de fumée, un peu de bruit. Ce n'est qu'un roquet aboyeur que l'on chasse d'un geste de la main.

Allons donc, il serait plus sérieux pour ces messieurs d'Occident de faire en sorte que celui-ci vaille d'abord la peine d'être défendu. Mais de grâce, qu'ils ne viennent plus hurler à la mort sous nos fenêtres :

Nous avons d'autres soucis en tête qu'un cadavre.

Le Père Peinard.

ALTITUDE

J'ai connu un capitaine — dont la taille n'excédait pas un mètre cinquante — qui, à ses hommes rassemblés, déclarait, de la voix forte du commandement, qu'on avait remarqué que c'était chez les plus petits hommes qu'on avait vu les plus grands cerveaux.

J'espère pour lui, s'il est toujours du monde, qu'il a quitté l'armée où son avancement risquerait de se trouver compromis par de pareils propos.

L'autre militaire, qui préside aux destinées du pays, semble par antithèse lui apporter des points.

Nous avons eu des présidents de la République de tous les formats, de toutes les couleurs et de tous les gabarits, chacun ayant sa particularité le distinguant de ses prédécesseurs et faisant de lui « the first on the world » dans un domaine particulier.

Ainsi nous avons eu le plus original avec Paul Deschanel, le plus souriant avec Paul Doumergue, le plus larmoyant avec Albert Lebrun.

De Gaulle nous aura valu le record de la taille, la seule altitude à laquelle il puisse prétendre.

RAUCIME.

Fascisme toujours là !

Maintenant que les choses se sont décantées et clarifiées, il nous semble utile de se pencher sur les événements qui viennent de se dérouler en Grèce. Les coups d'Etat militaires sont monnaies courantes dans le monde, et nous avons une fois de plus, en Grèce, la preuve que chaque tentative fasciste en vue de s'emparer du pouvoir est soutenue plus ou moins implicitement, du bout des doigts — la bonne conscience, la conscience démocratique jouant dans ces cas, mais perdant toujours — par le gouvernement américain, mais soutenue toujours nettement par le CIA, cette société secrète qui prétend régir le monde et qui y réussit dans une certaine mesure.

En Grèce donc les colonels ont balayé les politiciens qui étaient embarqués depuis déjà plusieurs années dans des manœuvres « démocratiques » pour trouver une issue au marasme dans lequel se trouvait le pays. Marasme économique qui avait encore un semblant de vie grâce à l'apport des capitaux US investis avec force générosité de la part des industriels américains qui trouvaient là un excellent terrain pour écouler leurs bénéfices d'une manière judicieuse, ce qui leur rapportait des avantages appréciables. Marasme politique, qui est lié étroitement au marasme économique, car si les capitaux US abondaient en Grèce c'était évidemment avec l'assentiment de Johnson qui espérait par là influencer la politique grecque, ce à quoi il arrivait d'ailleurs.

Seulement voilà, ces solutions boiteuses peuvent durer un certain temps, mais elles ne peuvent pas supprimer les tares profondes qui un jour ou l'autre reprennent le dessus. Et les politiciens grecs cherchaient à former une majorité politique qui puisse prendre en main la destinée du pays en proposant des soltions grecques aux problèmes qui se posaient en Grèce. Mais bien sûr chacun voulait une part du gâteau, et c'est là que les ennuis sérieux commencèrent et que l'on vit le spectre du fascisme apparaître. Un putsch militaire a renvoyé tous ces politiciens dos à dos. Au milieu de tout cela le roi Constantin, à la gueule agréable paraît-il mais à la cervelle petite, se débattait, essayant de placer ses hommes un peu partout pour gagner en fin de compte, quelle que soit l'issue. Mais pour jouer à ce jeu il faut de l'intelligence et du doigté, aussi ce minet de cour s'est trouvé perdant sur tous les tableaux et le voici relégué au rôle de figuration, pas même intelligente.

Les colonels ont pris le pouvoir et le fascisme s'est installé officiellement en Grèce. Les pseudos libertés « démocratiques » ont été supprimées. La répression a été impitoyable. Dans le pays la résistance n'a pas su jusqu'à maintenant s'organiser. Le peuple, étonné du silence des Américains qui laissaient faire les militaires, n'a pas encore osé bouger. A l'Ouest, il y a bien eu des motions, des déclarations sévères contre le nouveau régime, mais aucun gouvernement occidental ne peut et ne veut attaquer les Américains, d'autant plus que le CIA est très, très puissant. A l'Est quelques déclarations également, mais aucune réaction d'un autre ordre.

Aussi dans ce climat de neutralité extérieure les colonels ont pu asseoir leur pouvoir, et aux dernières informations la tendance « dure » de ceux-ci tiendrait les rênes du pays. Cela coupe l'herbe sous le pied aux « bonnes âmes progressistes » qui pensaient qu'une libéralisation aurait lieu à la suite des condamnations écrites et verbales des personnalités influentes du monde et des organismes internationaux.

Demander à un militaire d'être humain ! Mais c'est lui demander de ne plus être militaire, parce que c'est l'esprit militaire qui est pourri.

Demander à des politiciens d'être justes et honnêtes ! Mais c'est leur demander de ne plus être politicien, car c'est la politique qui est mauvaise en soi.

Alors me direz-vous ? Alors ? Encore un pays où la liberté est complètement absente, un pays où il n'existe même plus ces pseudos-libertés que nous connaissons et qui font croire à toute une ribambelle de « belles âmes » qu'en influençant le pouvoir en place, qui par essence est réactionnaire, et en essayant de le remplacer par un « pouvoir démocratique », on pourra accorder à l'homme ses libertés légitimes.

Mais regardez bien ce qui s'est passé en Grèce. Les colonels n'ont pas touché aux structures politiques et économiques, ils ont juste supprimé les lois « libérales ». Et nous touchons là le vrai problème révolutionnaire. Ce qu'il faut, ce n'est pas améliorer, créer ou supprimer telle ou telle loi, c'est CHANGER LES STRUCTURES, le cadre des sociétés. Si on ne passe pas par ce stade toutes les expériences révolutionnaires ou qui se prétendent telles échoueront comme elles ont toujours échoué jusqu'à maintenant.

Michel CAVALLLIER.

A propos d'huile...

Au Viet-nam, outre la guerre lamentable qui a lieu, nous pouvons assister à un trafic peu banal, celui de l'huile. Je m'explique. Chacun sait que l'armée américaine étant l'armée de l'Etat le plus puissant industriellement, celle-ci comporte de nombreux véhicules de toutes sortes, de la plus simple voiture à l'engin le plus meurtrier. Or, ces machines consomment de l'essence mais aussi, et cela est normal, de l'huile. Aussi, la guerre amenant avec elle son cortège de restrictions économiques, certains individus ont profité de l'occasion pour vendre de l'huile pour avion comme huile de table. Il fallait y penser !...

Bien entendu, les autorités se sont aperçues de cette irrégularité et ont réagi.

Aussi, quiconque aura réalisé ou participé à un tel trafic sera traduit devant le tribunal spécial. Seulement, on ne nous dit pas si les personnes qui auront lancé des bombes sur des habitants, qu'ils soient d'un bord ou de l'autre, risqueront la même procédure, pour faire tomber des bombes au lieu de réaliser la paix que chaque camp, de Johnson aux communistes, promet à longueur de discours en étalant des bonnes intentions pacifiques qui font presque venir la larme à l'œil si on se laissait aller un peu.

Fort heureusement, on peut penser que l'esprit de justice « démocratique » qui anime les leaders de l'une et l'autre partie — ils le disent — triomphera. A moins vraiment qu'ils ne nous prennent pour des cons...

CEHEM.

Clins d'œil

C'ETAIT UNE ERREUR

Le général Bruno Hochmutz, commandant de la 3e Division « Marines » a été tué sur le front du Viet-nam.

Comment ! Un général qui ne meurt pas dans son lit ?

Rassurez-vous, le communiqué ajoute : « C'est le premier officier de ce grade à trouver la mort au Vietnam. »

Un simple accident.

TOLERANCE

L'édition espagnole de « La Religieuse » sera brûlée, décide le tribunal de Barcelone qui considère l'œuvre de Diderot comme un « scandale public ».

Qui oserait encore déclarer que l'Espagne ne se libéralise pas et qu'elle n'a pas sa place parmi les nations culturelles.

DIVERGENCES

A la suite de la dévaluation de la Livre, l'informateur de la télévision a cru bon de nous rappeler que, naturellement, la France comptait parmi les pays dont la monnaie ne se dévalue pas.

Ce n'est pas l'avis de Zéphir.

UN ORFEVRE

Le général Franco dénonce « les oppositions déloyales ».

Pour ce qui est de déloyauté, nous pouvons lui faire confiance pour en parler.

Il en connait un bout.

AH ! LES VACHES !

M. Cordoin a donné sa démission de l'Union de la Gauche qui n'était pas assez gentille avec MM. Vallon et Capitant.

Mais cela n'est rien, le plus grave est que ledit M. Cordoin était secrétaire général du club Jules Vallès.

Pauvre Vallès.

Décidément, il ne fait pas bon mourir, on n'est même plus là pour protester.

EUPHORIE

L'ambassadeur des Etats-Unis à Saigon est satisfait de la situation au Viet-nam.

L'abandon de son poste, pour un petit voyage sous les bombardements, ne manquerait pas d'apporter quelque modification à son optique.

En attendant, la moindre des décences ne lui imposerait-elle pas de fermer sa gueule ?

DEUXIEME JEUNESSE

Appelé à revenir sur les balourdises de Québec, de Gaulle a cru bon d'insister lourdement.

Il faisait songer à ces enfants malpropres qui, non contents de faire dans leur culotte, y mettent les mains et en barbouillent les murs.

C'EST INSTRUCTIF, LA TELE.

Au cours de cette même conférence de presse, il nous a appris que le produit national par habitant s'était accru de 50 % au cours des huit dernières années.

Et dire que sans la télé personne n'en aurait jamais rien su.

La matraque enchantée

Une information rapide à la radio, sur le mode badin : « En Amérique on a trouvé l'arme idéale contre les manifestants : la massue chimique ! C'est une bombe aérosol. Le contact du produit avec la peau donne une impression de brûlure intense. Les propriétés sensationnelles de ce produit en font l'arme la plus humaine connue à ce jour : elle rend inoffensif et pleurnichard. »

« On » a, paraît-il, déjà expérimenté la « chose » aux Etats-Unis où les policiers n'eurent plus qu'à ramasser les manifestants devenus de grands gosses sanglotants.

Cette arme exceptionnelle, nous affirme le journal parlé, « transforme des manifestants excités en citoyens normaux, calmes, sans réaction ».

Le citoyen normal !... c'est le matraqué permanent.

Matraqué depuis l'enfance par une éducation à contresens, matraqué par la télé, la radio, les journaux, matraqué par les habitudes, par l'ennui, sans but, sans enthousiasme, sans élan. Le matraqué mental. Le voilà le citoyen idéal ; le voilà le citoyen normal.

Ah ! quelle envie nous prend de hurler cette vieille rengaine : « Et quand serons-nous sages ? JAMAIS, JAMAIS, JAMAIS... ! »

Nous n'accepterons pas d'être passifs. Non ! Nos manifestations ne sont pas des poussées de rage enfantine, des petites crises de gamins coléreux ! Ce sont des crises de croissance... Viendra le jour où notre rage, nourrie à coups de matraque, mûrie, nous mènera tous, citoyens dits normaux y compris, au seuil de la grande colère, organisée et préparée, le jour où nous ferons face, nous les matraqués de tous les pays... Les sages et les fous d'hier et d'aujourd'hui, nous aurons fini de grogner. Arrivera le jour où nous mordrons ! pour réaliser enfin la plus belle des folies : construire un monde où les matraques n'existeront plus !

La belle « veillée » que nous ferons, nous, les pyromanes refoulés, autour du feu de joie où brûleront pêle-mêle, archives des palais dits de justice, des ministères de la guerre, décrets et lois, traités de morale et les bâtons..., tous les bâtons, les bâtons blancs, bleus et rouges, afin qu'ils ne viennent pas se mettre dans nos roues.

... En attendant, matraqués de tous les pays, serrons-nous les coudes !

HELLYETTE.

De l'autobombardement à l'autocritique

Des aviateurs américains ont bombardé leurs propres troupes.

Le fait n'est pas nouveau et, bien avant « Le pont de la rivière Kwaï », l'Histoire nous en a fourni des exemples qui n'étaient pas du cinéma.

L'erreur est de nature humaine et l'imprécision des tirs et des commandements peut mener à des résultats inattendus.

Mais ce serait minimiser la raison profonde des choses que d'en faire porter le poids à de simples calculs de balistique.

Non, il y a un élément plus humain et plus fatal dans ces accidents de guerre.

Le rôle d'un militaire est de tirer contre un adversaire ; si celui-ci fait défaut, il importe pour un manieur de fusil, de mitraillette ou de canon de trouver une autre cible.

C'est ce qui explique le rôle des généraux de Napoléon, qui ont servi avec un égal dévouement la Monarchie et l'Empire et qui sont passés avec une déconcertante aisance de l'un à l'autre camp, selon l'oscillation des balances de l'Histoire.

C'est ce qui explique peut-être aussi que les avions yankees aient lâché leurs bombes sur leurs propres effectifs.

Et les dirigeants des U.S.A. devraient songer (eux qui possèdent avec « les marines » l'armée la plus automatisée du monde, depuis que les S.S. ne sont plus) que, peut-être demain, la guerre finie, ces brûleurs de poudre n'ayant plus de cible vietcong à leur portée, s'en prendront aux citoyens de leur propre pays.

Ce jour-là, quel tribunal pourra juger d'aussi brillants soldats ? Et plus encore, quel juge pourra condamner une armée aussi militarisée, sans condamner avec elle ceux qui l'ont formée ?

M. L.

Du concept d'autorité dans la révolution

Si la naissance de la grande industrie a mis au jour la lutte de classes, le XX[e] siècle rappelle que cet antagonisme — au moins dans sa définition économique — ne fut qu'un accident dans l'histoire.

Aujourd'hui, si les bolcheviks ont eu raison des anarchistes, si le fait économique a paru déterminer le « politique » et la religion de l'Histoire triompher de l'humanisme libertaire, l'ère du TOTALITARISME, forme achevée de l'Etat, va contre les affirmations et les prophéties de Marx.

Dans les pays dits « socialistes », l'Etat, « superstructure autoritaire au service d'une classe économiquement dominante », aurait dû disparaître avec la classe privilégiée et la propriété privée. On sait qu'il n'en est rien et que l'Etat technocratique et bureaucratique est, au contraire, devenu le seul grand propriétaire des moyens de recherche, de production et de transports en Chine populaire comme en U.R.S.S.

Parallèlement, dans les pays dits du « Monde libre », on assiste à une mutation du capitalisme privé en capitalisme d'Etat. Les Etats modernes tendent à détenir entre leurs mains l'autorité économique (voir les plans de production et d'échange) en même temps qu'ils recouvrent leur autorité politique et morale traditionnelle. Ainsi, tandis que les sciences progressent, à l'Est comme à l'Ouest, le pouvoir des peuples diminue (en dépit ou à cause de l'élévation du niveau de vie).

LE NEO-CAPITALISME ET LE ROLE ESSENTIEL DE L'ETAT

En Occident, la France se trouve à l'avant-garde de ce mouvement de concentration étatique.

Dans le domaine économique, l'Etat est le premier employeur de France (20 % des travailleurs sont officiellement fonctionnaires). Il détient ou contrôle dans les sociétés nationalisées par Blum (qui « confondit » socialisation et nationalisation), la plus grande part des sources d'énergie : électricité (E.D.F.), pétrole (E.R.A.P., distribué par Elf), houille (Charbonnages de France), énergie atomique, etc., sans lesquels aucune industrie privée ne peut vivre. Il a le monopole des transports par fer. Il bénéficie le premier des découvertes scientifiques (C.N.R.S.). TOUTES les transactions financières, enfin, sont contrôlées en dernier ressort par la Banque de France.

Ainsi, l'on voit combien la décentralisation géographique est un faux problème (que l'on veut bien laisser aux partis de gauche : il faut bien que les députés et la démocratie servent à quelque chose, qu'ils soient au moins une justification du régime !). S'il y a un problème de décentralisation, il est ailleurs.

La concentration des entreprises, encouragée par l'Etat, crée des consortiums géants (2), qui servent, non plus l'intérêt d'un capitaine d'industrie (comme Marx l'avait prédit), mais L'INTERET NATIONAL que ce même Etat détermine.

Ainsi, même les trusts dépendent de l'Etat et doivent se subordonner à sa politique s'ils veulent trouver des débouchés sur le marché national et international (pillage organisé des pays en voie de développement d'une part, et extorsion de fonds sur la personne « télévisée », « affichisée », « gadgétisée » des consommateurs « développés », d'autre part).

La généralisation de la TVA, dernière escroquerie en date, à l'actif de l'Etat, représente une augmentation de 20 % à la vente.

L'ETAT EST BIEN LE PREMIER CAPITALISTE DE FRANCE, mais il ne faut pas se limiter à ce bilan économique qui apparait étroitement lié au pouvoir moral, intellectuel et politique de l'Etat.

L'AUTORITE MORALE DE L'ETAT

L'Etat moderne enfin retrouve, paradoxalement, grâce aux conquêtes démocratiques, son autorité morale et politique. Le monopole de l'enseignement (grâce à la laïcité des écoles publiques, il faut le constater) est chose faite, et l'Etat, qui est chargé de former l'esprit des enfants, le fait dans une option bourgeoise (idéal de la réussite, de la situation) et avec des méthodes autoritaires (enseignement didactique, hiérarchie des classements, respect de la discipline)... Et s'il est vrai, comme l'écrit E. Bergerat (3), « qu'il serait aisé de prédire et de prévoir le sort d'une génération sur les données pédagogiques de l'enseignement qu'elle a reçu », il est aisé d'en déduire que l'ordre établi a toujours au moins 20 ans d'avance sur les desiderata et les méthodes du mouvement ouvrier.

On peut donc dire de la scolarité qu'elle est une détention préventive, un vaccin antirévolutionnaire. L'Etat moderne, sous des dehors démocratiques, et c'est là sa force, peut, grâce aux découvertes de la psychologie et de la sociologie éviter l'affrontement direct avec les masses qu'elles mettent en condition (promiscuité dans les villes, télévision, publicité écrite et parlée, moyens d'information, etc.). Leur tâche actuelle dans le domaine social consiste à absorber les syndicats, derniers bastions de la résistance ouvrière, dans l'appareil d'Etat, comme il l'a fait voilà quelques années pour les partis politiques moribonds. Or, les syndicats qui vivent sur la pensée ouvrière du siècle dernier, s'ils sont capables de répondre à la brutalité du pouvoir traditionnel, se trouvent absolument désarmés devant ce paternalisme étatique qui est en train de les dévorer.

C'est tout le drame des mouvements ouvriers occidentaux qui, assujettis aux partis politiques déchus, ont eu le tort de leur abandonner la formation intellectuelle de leurs militants. Ce que seul un syndicalisme à la fois dur et gestionnaire aurait pu éviter. La classe ouvrière aliénée par la société de consommation ne peut plus se défendre par l'intermédiaire de ses syndicats inadaptés à la réalité sociale. La classe ouvrière (et c'est général, voir les U.S.A., l'Angleterre, etc.) cesse d'être la classe révolutionnaire que Marx voyait en elle, tout en restant dirigée et exploitée.

C'est sur les ruines de la pensée marxiste et en partie grâce à son apport (plans, subordination du syndicat au Parti) que l'Etat assoit, au XX[e] siècle, l'autorité morale, intellectuelle, sociale et économique qui était traditionnellement la sienne.

Même aux Etats-Unis, où le capitalisme privé reste très puissant, l'Etat tend à réduire les « Bosses » au silence : la division de l'opinion américaine autour de problèmes comme le Vietnam ou la ségrégation raciale, ne font que refléter cette lutte entre deux formes de capitalisme.

En Angleterre, Mr Wilson applique, huit ans après, les mêmes mesures que celles appliquées en France par de Gaulle (plan d'austérité, dévaluation). Le totalitarisme russe, lui, a pu s'établir d'emblée grâce à la dictature du prolétariat et la déstalinisation lancée par Khrouchtchev, bien que superficielle, a sans doute précipité le limogeage de l'ancien numéro 1 soviétique. Et le colonialisme impérialiste n'a, hélas, rien à envier à la satellisation soviétique des pays d'Europe centrale. L'abolition de la propriété privée n'a pas suffi à mener les hommes vers leur émancipation.

« Pour le progrès », dit l'Etat capitaliste, « au service de l'Histoire », entend-on à l'Est ; les uns comme les autres justifient leur totalitarisme par le mythe de l'AVENIR, hypothétique aussi invérifiable que le Ciel et l'ENFER. Nous devons, pour affirmer notre humanité, refuser cet autoritarisme métaphysique.

LA RENAISSANCE REVOLUTIONNAIRE

L'Etat redevient la puissance tentaculaire qu'il était traditionnellement : intellectuelle autant qu'économique. Les mythes psychologiques tant chahutés par la Première Internationale, refleurissent pour le plus grand malheur des hommes (prestige militaire cocardier, bientôt chauvinisme européen, etc.).

Corollairement à ce totalitarisme concentrationnaire, on retrouve les courants régionalistes qui manifestent leur goût de l'indépendance jusqu'à revendiquer leur autonomie comme aux plus belles heures de l'absolutisme royal. Chez les Bretons, grands perdants de la centralisation européenne, on entend parler confusément de fédéralisme. Ne nous y trompons pas, si faibles soient-ils, ces spasmes sont symptomatiques du joug de l'Etat. Deuxième série de réactions, celle des « sans cause », provos, hippies et compagnie... Ils sont, me direz-vous, désordonnés ? Je réponds : échevelés comme la révolte. Ils n'ont pas de doctrine ? Je crie, bravo ! Leur humanisme ne tient pas compte de l'économie politique ? Enfin ! Produits de ce néo-capitalisme d'Etat, enfants de la guerre, échappés des universités marxiennes, ils se détachent du vieux monde. Ils sont les hommes nouveaux qui désignent l'AUTORITE comme l'ennemie et, sans plus attendre, la frappent à la tête, s'attaquent à l'ETAT.

Ils remettent en avant le problème de la liberté et illustrent à merveille ce qu'écrivait Camus : « Le sens de l'histoire n'est pas celui qu'on croit, il est dans la lutte entre la création et l'inquisition » (4).

Il faut dépasser le concept trop étroit de la lutte de classes (distinction purement économique entre possédants et possédés) pour poser le problème social, comme une lutte entre dirigeants et dirigés, comme UN CONFLIT ENTRE AUTORITE ET LIBERTE.

AUTORITE ET LIBERTE

Et ceux qui dénonceront et combattront l'autorité, ceux-là formeront la classe révolutionnaire.

Il ne suffit plus au mouvement populaire d'être revendicatif, il lui faut encore s'attaquer de manière radicale à l'ORDRE ETABLI. Il ne suffit plus à la pensée révolutionnaire d'être amorale, une ETHIQUE HUMANISTE ET LIBERTAIRE est seule capable de préserver les hommes de la robotisation et de l'autoritarisme.

Marcel BONNET,
(du groupe libertaire Kropotkine).

(1) D'après Lénine : « l'Etat et la Révolution ».
(2) Dans « Dieu et l'Etat » Bakounine montrait déjà, et contre Marx ; représentant de la classe possédante, était à son tour générateur d'une nouvelle aristocratie.
(3) E. Bergerat : préface de « Tolstoï » citée par Manuel De Valdes dans « l'Education et la liberté » (Ed. Pensée et Action).
(4) Albert Camus : « L'Eté ».

de Notre Correspondant au Viet-Nam

La Barbarie Moderne

Des élections contestées après (comme si on ne pouvait pas les contester avant) — un trafic prospère (l'huile d'avion se vend toujours bien en guise d'huile de table) — des effectifs militaires toujours croissants (U.S., Australie, Nouvelle-Zélande, Thaïlande) — des politiciens grotesques qui parlent, qui parlent (de paix puisque c'est la guerre) — des escrocs internationaux qui profitent de l'ignorance des foules (le pape en tête)...

Et la guerre continue... la fête aussi... il n'est besoin que de regarder la face épanouie, satisfaite, de la bourgeoisie vietnamienne pour être fixé ; ou bien encore l'ardeur patriotique des militaires nationalistes qui torturent les Vietcongs et plus généralement les suspects... C'est tellement facile de se défouler quand on ne risque rien ; d'autant plus que ce sont les Yankees qui seront accusés de pratiquer la torture. Ne serait-ce que pour troubler leur quiétude, il faut bien dire la vérité : je n'ai jamais vu un soldat U.S. torturer un suspect ou un ennemi pris les armes à la main ; je n'irai pas jusqu'à avancer qu'il n'y a pas eu d'exception, mais généralement les sévices sont l'œuvre de nationalistes vietnamiens.

Je rapporterai deux anecdotes vécues qui peuvent aider à saisir la totalité du problème vietnamien.

La presse étant très polarisée par la situation au sud de la zone démilitarisée, je n'insisterai pas, la guérilla a fait place à une guerre bien classique, une toute petite « guerre de 14-18 » où l'on s'envoie force obus par-dessus une frontière. Tout le décor qui métamorphosera le soldat en héros (ou en cadavre) est là : tranchées, abris, tours d'observation, boue et rats. Cinq bases U.S. occupées par les marines sont constamment sous le feu des Nord-Vietnamiens : les camps d'artillerie de Gio Linh et du Camp Carrol, les camps de Con Thien et de Cam Lo, enfin la grande base arrière (avec aérodrome) de Dong Ha.

Les marines sont fixés dans leurs bases qui constituent des cibles de choix pour l'artillerie nord-vietnamienne. A Con Thien, où la base est constituée de trois enceintes concentriques, j'ai vu les obus nord-vietnamiens tomber avec une précision stupéfiante dans l'enceinte centrale, celle où se trouvent le poste de commandement et les télécommunications. L'artillerie nord-vietnamienne, elle, est constamment mobile et les pièces sont retranchées après chaque tir dans de puissants abris creusés à flanc de montagne, ce qui les rend invulnérables aux bombardements aériens. Les marines envisagent donc d'envahir cette partie du Nord-Vietnam avec des forces terrestres qui iront détruire l'artillerie adverse. Cette opération ne pourrait se faire qu'au printemps 68, après la saison des pluies, pour bénéficier avec certitude de l'appui-feu aérien. Ensuite seulement on reparlerait d'une utopique ligne MacNamara.

Les troupes U.S. n'ont toujours pas pénétré dans le delta. La 9[e] Division d'Infanterie U.S. opère jusqu'à Mytho (50 km au sud de Saigon). Ensuite, seuls les unités fluviales et les hélicoptères armés pénètrent jusqu'à l'extrême Sud, la pointe de Camau. C'est dans cette vaste région qu'on trouve, parallèlement aux troupes régulières du F.L.N., des guérilleros vietcongs isolés dans les villages, relativement mal armés et qui vivent dans des conditions épouvantables. Lors d'une mission en hélicoptère armé, j'avais vu sur la carte du pilote quelques grands rectangles hachurés. Ils représentaient les zones incontrôlées. Nous survolions l'une de ces zones quand un pilote repéra une barque qui glissait sur un arroyo (le delta est sillonné par des milliers de ces petits cours d'eau). L'hélicoptère descendit. Un paysan godillait et, à ma grande surprise, plongea dans l'eau. Lui savait ce qui l'attendait. Aussitôt l'équipage de l'hélicoptère (2 pilotes et 2 mitrailleurs) déchaîna un feu d'enfer autour de la barque (l'hélicoptère était armé de 14 rocquettes, 2 mitrailleuses portatives et 2 mitrailleuses fixées à l'extérieur tirant 6 000 coups à la minute).

Le paysan réapparut un peu plus tard, blessé, accroché à une diguette, n'ayant plus la force de sortir de l'eau. C'est dans cette position qu'il a été achevé à la mitrailleuse. Il m'a bien fallu assister aux autres assassinats qui ont suivi : d'autres paysans dans un sampan ; un vieillard qui rentrait chez lui, il a vu l'hélicoptère trop tard, il a hâté le pas, mais à peine avait-il pénétré dans sa paillotte que les rocquettes y mettaient le feu. J'ai appris la pénible réalité : ces paysans habitant les zones incontrôlées vivent au cœur de l'absurde : ces régions sont soumises à un **COUVRE-FEU DE 24 HEURES SUR 24.** Autrement dit, tout être humain surpris en flagrant délit de vie est immédiatement abattu. Au cours de cette « mission » en hélicoptère, j'ai remarqué qu'aucun des paysans n'était armé. L'hélicoptère n'avait pas essuyé un seul coup de feu. Le lendemain, pour le « Star and Stripes », le quotidien de l'armée américaine au Vietnam, les 4 paysans assassinés se traduisaient par 4 communistes tués, 2 sampans et un bunker détruits.

Si le soldat U.S. ne torture pas, par contre il assassine avec une stupéfiante décontraction. C'est peut-être une marque de « civilisation » : face à face avec l'homme, il perd ses moyens. De loin, il use de son formidable appareil de destruction sans la moindre hésitation. Le soldat U.S. est un complexé de l'hygiène : enfoncer un couteau dans un ventre est sale et répugnant ; appuyer sur la détente est propre et facile. (A la limite, on arrive au pilote : le plus efficace massacreur aux mains tou jours blanches).

Ce n'est pas une invitation à faire un choix. Les « civilisés » du « monde libre » et les « sauvages » de l'Asie forgent la même œuvre : la Barbarie, l'Autorité, la négation de l'individu.

VO CHINH PHU.

Syndicalisme

Le retour de l'enfant prodigue

Après le Congrès de la C. F. D. T.

par MONTLUC

La cérémonie qui au cours d'un des derniers Congrès vit « l'abjuration » des hommes qui avaient fondé le syndicalisme chrétien avait été pénible. Quelques années ont permis aux fidèles du « Révérend père » Descamps de reprendre leur souffle et leur souplesse proverbiale a aidé à ce rétablissement spectaculaire. Purifiée par ce bain de Jouvence, l'unité avec la C.G.T., le Congrès qui vient de se tenir à Issy-les-Moulineaux a été à la fois dans la « ligne » et dans le « vent ». Dans la « ligne » d'un syndicalisme « empoté et atrophié », dans le « vent » du syndicalisme politisé.

Et pourtant les bons pères du « syndicalisme sécularisé » avaient fait un effort pour rechercher à travers l'immobilisme syndical traditionnel une personnalité qui justifie l'existence, parmi d'autres, de cette Centrale syndicale au titre pompeux : la C.F.D.T. Voyons donc les travaux de ce Congrès que les militants animèrent avec l'ardeur brouillonne des néophytes.

Interventions nombreuses, venant en partie d'une minorité qui comme les minorités des autres Centrales syndicales cherche à compenser sa faiblesse numérique par le nombre de ses interventions à la tribune. Interventions de détail sur les revendications usuelles. Interventions parfois teintées d'un socialisme qui prend sa source chez Mitterrand ou au P.S.U. Démagogie intense directement copiée sur les méthodes de la C.G.T. et qu'accompagne un respect des traditions libéralistes sans grande efficacité, héritées, elles de F.O. Et lorsqu'on lit le compte rendu de ce Congrès, on a bien l'impression qu'il fut le retour de l'enfant prodigue dans le giron du syndicalisme de notre époque. Et comme les autres centrales, les ex-chrétiens se heurtent eux-mêmes à la carence, à l'impossibilité congénitale de proposer les solutions que l'évolution économique impose, à la classe ouvrière si elle veut sortir du ghetto économique dans lequel la société l'enserre.

En réalité, comme ses rivales, la C.F.D.T. borne son ambition à installer le moins mal possible des travailleurs dans les structures sociales que le régime capitaliste nous imposent, s'en remettant au ciel, pour le reste, c'est-à-dire pour le principal, L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS.

Cependant, il fallait d'ailleurs s'en douter, l'action commune que pratique la C.F.D.T. avec la C.G.T. ne s'est pas déroulée sans heurts et sans grincements de dents. Dame, les cocos, eux, quoiqu'on en dise ne sont pas devenus des anges, si on en croit quelques interventions de militants sur la réserve. Mais quoi, il faut faire « prolo », s'encanailler un peu, mêler la soutane avec le bleu de chauffe, en un mot se dédouaner, faire oublier quelques souvenirs, comme leur attitude pendant la grève des Cheminots de 1961, qui ne furent pas toujours exemplaires.

Cependant lorsqu'on lit les interventions des militants de la base on y sent de la conviction ,de l'ardeur. Mais leur raisonnement, qui laisse de côté la partie essentielle du syndicalisme qui est la transformation des structures, rend leurs efforts dérisoires. Hurlant des revendications qui sont bien étudiées, mais qui ne peuvent pas s'inscrire dans le cadre de l'économie capitaliste, ils sont obligés d'avoir recours pour rendre leur solution vraisemblable à l'action politique. Et c'est peut-être là, le véritable drame de ces jeunes militants du syndicalisme mini-chrétien, coincés entre la foi, qu'ils déposent au seuil du syndicat pour la récupérer lorsqu'ils en sortent et les nécessités révolutionnaires ; ils s'en tirent par un pas de deux avec la C.G.T. et une risette à la Fédération de la gauche. Ils sont également paralysés par le décalage qui existe entre eux, militants politisés du syndicalisme et enclins à un certain activisme et leurs troupes que dans les usines, les chantiers et les bureaux, sont restées au syndicalisme de collaboration avec les patrons qui fut la véritable raison d'exister du syndicalisme chrétien, il y a cinquante ans.

La C.F.D.T. est sans avenir. Elle est destinée suivant les oscillations politiques à se fondre dans la C.G.T., ou dans le syndicalisme réformiste. Son absence de fond doctrinal la condamne à l'intégration aux régimes successifs qui se suivront à la tête du pays.

Les autres Centrales sont dans le même cas, direz-vous. Minute ! Les autres centrales ont des perspectives révolutionnaires qui devraient leur permettre de bousculer les structures de façon à réaliser leurs revendications. Elles ne se servent pas de leurs fonds idéologiques révolutionnaires, la Révolution à la C.G.T. comme la Charte d'Amiens à F.O. ne sont plus que des souvenirs, c'est certain. Mais cela est une autre histoire et cette histoire ne doit pas nous masquer les responsabilités des travailleurs derrière la responsabilité de leurs dirigeants.

LES GRÈVES

La politique des rendez-vous a fait faillite ! ou plutôt, a passé d'efficacité et de mode. Inaugurée il y a une quinzaine d'années, cette agitation saisonnière eut son heure de gloire. Le raisonnement qui la motivait était simple. Le gouvernement, à la veille des vacances, augmentait les prix, les travailleurs prêts à partir aux champs serraient les dents, de retour à l'usine ils s'accordaient un mois, le mois de septembre, nécessaire pour récupérer les munitions, la paie étant, comme chacun le sait, le nerf de la guerre sociale, puis, dès le début d'octobre, après les salamalecs d'usage entre les « grands » du syndicalisme et les « grands » du gouvernement, la machine revendicative se remettait en route avec son cortège bien huilé : entrevues, protestations, mise en demeure, préavis, grèves, et tout se terminait par des broutilles qui permettaient aux uns de dire qu'ils n'avaient pas cédé et aux autres qu'ils avaient gagné.

Bien sûr, comme il fallait s'y attendre, ce cérémonial ne conserva son caractère systématique qu'un temps et, aujourd'hui, le patronat comme les travailleurs attendent toute l'année le moment de pénétrer dans le champ clos pour se livrer un combat où ils s'affrontent avec des gasconnades.

Devons-nous en conclure que la grève est dépassée, désuète, hors de saison, et ne représente plus qu'un sursaut nostalgique à la préhistoire ouvrière ? Bien sûr, dans certains milieux ouvriers ou même anarchistes, certains en sont persuadés ou font semblant de l'être. La grève, avec son cortège de misère, avec ses luttes, est périmée. Nous en sommes à l'éducation, à l'évolution... Périmée, peut-être ! Mais, en-dehors des clous, c'est-à-dire en-dehors des bornes posées par l'intelligencia, il existe encore des travailleurs qui font la grève. Oh ! Je ne veux pas parler ici de ces grèves spectaculaires, de deux heures ou d'une demi-journée qui finissent en promenade sur les boulevards en défoulement verbal, et même en pitreries de tous genres. Je veux parler des grèves d'ateliers, de chantiers, de bureaux, de professions, d'industries aux revendications limitées : les primes de panier, les heures de travail, l'augmentation des salaires, les vacances, les salaires de complément, Sécurité sociale, etc. Ce sont ces grèves qui n'ont aucun caractère spectaculaire et qui se mènent dans des conditions difficiles qui reflètent l'avenir du mouvement ouvrier. Elles règlent ou elles ne règlent pas des situations locales. Elles mettent en prise directe le travailleur avec son exploiteur. Elles constituent le vrai combat, le seul payant qui permettra de sortir les travailleurs de leur facilité momentanée et engourdissante.

Et c'est de ces grèves multiples que jaillit parfois une étincelle qui se répand à travers le peuple et crée des situations sociales révolutionnaires.

En 1936, c'est dans une petite usine du Havre, dans un atelier médiocre de Saint-Ouen que sont parties des grèves qui ont embrasé le pays.

Vous, qui avez le sentiment que la lutte sociale doit aboutir à une transformation des structures, soyez persuadés que ce ne sont ni les écrits ni les discours qui feront avancer votre problème, la vérité, elle, passe par l'entreprise, par la lutte de tous les jours, par des revendications dites élémentaires, par la grève, la vraie grève, la seule grève, la grève des travailleurs contre leur patron et, celle-là, on ne l'organise pas avec des mots remplis de vent mais par une lutte quotidienne, harassante, souvent décevante, parfois exaltante dans l'usine, au milieu de ses camarades de combat.

VANCIA.

La réforme des Communes

A première vue, cela pourrait sembler ne pas concerner les anarchistes.

Que le pouvoir émane de l'Etat ou de la commune, il est toujours un mal.

Que ces messieurs se querellent, en haut-lieu, sur les structures d'une République, doit-il entrer dans nos préoccupations ?

Regardons-y d'un peu plus près.

L'autorité est toujours un mal, elle l'est d'autant plus qu'elle est centralisée, et, par conséquent, incontrôlable.

Cela est si vrai que, pour s'opposer au pouvoir du maire, la constitution a prévu le préfet, celui-là étant à la merci de celui-ci.

Toutefois il restait au premier quelques libertés lui permettant des mesures sur le plan communal, des initiatives auxquelles la population pouvait prendre part, il pouvait disposer de tel lieu ou de tel local et les donner en jouissance à telle organisation, ou même en faveur d'une protestation ou d'une campagne.

En nous expliquant aujourd'hui que le réseau administratif de la France est archaïque, que les communes sont déficitaires, on nous achemine tout doucement vers un centralisme accru, vers un resserrement de nos libertés, vers un musèlement de nos révoltes.

Archaïque dit-on de la structure parce qu'elle laisse un peu de place à l'individu, déficitaires, dit-on, les communes parce que l'Etat prend la part du lion.

Certes nous savons que les pots-de-vin ne sont pas exclus à l'échelle locale, mais ce n'est que menue monnaie au côté de ce qui se passe en haut-lieu, où les malversations vont jusqu'à l'assassinat (1), et nous savons aussi que dans l'exécution des travaux, dans les réalisations à accomplir, ce sont les capitaux à charge de l'Etat qui font défaut, que c'est en raison du retard mis à les verser (alors que ceux de la commune et du département sont épuisés) que les chantiers sont abandonnés aux dommages de l'usager.

Nous savons enfin qu'une révolution véritable ne se fera qu'à partir de la commune, c'est-à-dire de la cellule où l'individu peut faire entendre sa voix et avoir sa place.

Nos aînés de 1870 ne s'y sont pas trompés, ils savaient que les bases de la société reposent sur sa vie et ses exigences et non sur de grands principes, ils savaient qu'à vouloir enfermer ceux-ci en des cénacles on les isolait de l'homme et l'on créait de nouvelles tyrannies, ils savaient que la centralisation interdit tout contrôle, toute participation et tout intérêt de la base.

Certes il y a loin de la commune actuelle frelatée, politisée, châtrée par l'autorité gouvernementale, à celle que nous rêvons d'édifier, et les dernières mesures prises ou projetées ne sont pas faites pour nous donner à espérer.

Aujourd'hui sous couvert de transformation économique, on supprime la taxe locale qui subventionnait la commune pour majorer la TVA qui ira dans les caisses de l'Etat, ce qui permettra à celui-ci, après avoir dépouillé celle-là de l'accuser d'être déficitaire.

Le tout s'assortira d'une campagne bien orchestrée contre un « système suranné ».

Suranné parce qu'il gêne les mauvais coups du gouvernement.

En résumé, nous nous devons de défendre non le fonctionnement actuel de la commune, mais son principe même, de nous opposer à la structure verticale que l'on prétend nous imposer, d'abord pour le présent en raison des motifs donnés plus haut, ensuite pour l'avenir où l'organisation communale nous offrira une réalité qu'il ne restera qu'à socialiser.

HEMEL.

(1) La participation de la police française à l'assassinat de Ben Barka en est l'inoubliable exemple.



Les SYNDICATS en UNION SOVIÉTIQUE

Par Michel Le RAVALEC

Soyez sur vos gardes !

Une fois leur pouvoir consolidé et « légalisé », les bolcheviks — qui sont des sociaux-démocrates, politiciens et étatistes, c'est-à-dire des hommes d'action centralistes et autoritaires — commenceront à arranger la vie du pays et du peuple avec des moyens gouvernementaux et dictatoriaux, imposés par le centre. Leur siège à Petrograd dictera les volontés du parti à toute la Russie, disposera de tout le pays. Vos soviets et vos autres organisations locales deviendront peu à peu de simples organes exécutifs de la volonté du gouvernement central. Au lieu d'un travail constructeur normal des masses laborieuses, au lieu d'une libre unification par en bas, on assistera à la mise en place d'un appareil autoritaire, politique et étatique qui agira par en haut et se mettra à écraser tout avec sa poigne de fer. Les soviets et les autres organes devront obéir et s'exécuter. Cela sera appelé « discipline ». Malheur à celui qui ne sera pas d'accord avec le pouvoir central et ne jugera pas utile de lui obéir ! Fort de « l'approbation générale » de la population, ce pouvoir le forcera à se soumettre.

Soyez sur vos gardes, camarades !

Observez bien et souvenez-vous.

Plus le succès des bolcheviks deviendra formel et leur situation solide, plus leur action prendra l'allure autoritaire, c'est-à-dire plus la réalisation et la défense de leur pouvoir politique et central deviendront nettes et précises. Ils commenceront à donner des ordres de plus en plus catégoriques aux organisations et aux soviets locaux. Ils se mettront à faire par en haut la politique qu'ils voudront sans reculer devant l'emploi de la force armée en cas de résistance.

Plus leur succès s'affirmera, plus ce danger se précisera, car leur action en deviendra d'autant plus sûre et ferme. Chaque nouveau succès — vous allez le voir ! — leur fera tourner la tête davantage. Chaque jour de plus de leur succès approchera la véritable Révolution de ce grand danger. L'accumulation de leurs succès signifiera l'aggravation du danger.

Vous pouvez, d'ailleurs, vous en apercevoir dès maintenant.

Observer attentivement les derniers ordres et dispositions de la nouvelle autorité. Présentement déjà, vous pouvez vous rendre nettement compte de la tendance des sommités bolchevistes d'arranger la vie du peuple à la manière politique et autoritaire, au moyen du centre qui s'impose. Présentement déjà, des sommités donnent des ordres formels au pays.

Présentement déjà, on voit clairement qu'elles comprennent le mot d'ordre « Pouvoir aux soviets » comme pouvoir de l'autorité centrale à Petrograd, autorité à laquelle les soviets et les autres organes locaux doivent être soumis à titre de simples organes exécutifs.

Cela se passe maintenant que les sommités bolchevistes sentent encore fortement leur dépendance des masses et, naturellement, craignent de provoquer des désillusions ; maintenant que leur succès n'est pas encore totalement assuré et dépend entièrement de l'attitude des masses à leur égard. Que sera-ce donc lorsque leur succès deviendra un fait accompli et que les masses les auront entourés d'une confiance enthousiaste et solide ?

Camarades ouvriers, paysans et soldats !

Ne perdez jamais de vue ce danger !

Soyez prêts à défendre la véritable Révolution et la vraie liberté de vos organisations et de votre action — partout où vous êtes — contre la violence et le joug de la nouvelle autorité, du nouveau maître : l'Etat centralisé, et des nouveaux imposteurs : les chefs des partis politiques.

(Extrait de l'éditorial de l'hebdomadaire anarcho-syndicaliste « Goloss-Trouda », N° 19 du 18 novembre-1er décembre 1917.)

I. — LA DOCTRINE DE LENINE A STALINE

En principe les syndicats soviétiques ne sont pas des organisations de combat. Cependant tout en acceptant le système en vigueur et les relations pacifiques du travail qu'il supposait, et en les plaçant au centre de leurs activités, ils considéraient comme de leur devoir de représenter les intérêts spécifiques des salariés.

L'idéologie à la base de cette conception a été exprimée dans les thèses de 1922 du Comité Central du Parti Communiste de l'U.R.S.S. (Sur le rôle et les devoirs des syndicats dans les conditions de la Nouvelle Economie Politique « N.E.P. » inspiré et édité par Lénine) (1).

« La conversion des Entreprises nationalisées à ce qu'on appelle la Comptabilité Commerciale est inévitablement et indissolublement liée à la N.E.P. et dans un proche avenir, c'est le type d'entreprise qui sera le plus répandu sinon le seul... Du fait de la nécessité impérative qu'il y a à accroître la productivité du travail et à faire que toutes les entreprises nationalisées sans exception travaillent sans perte et même avec profit ; et du fait aussi des inéluctables intérêts spécifiques des organismes gouvernementaux et de leur tendance à un zèle exagéré, il résulte inévitablement certains conflits d'intérêts en ce qui concerne les conditions de travail dans les entreprises entre la *Masse Ouvrière* et les *Directeurs* et *Responsables* des entreprises nationalisées.

« En ce qui concerne celles-ci, c'est donc par force le devoir des Syndicats de défendre les intérêts économiques des travailleurs et autant que possible de promouvoir la situation matérielle de ces derniers en rectifiant constamment les erreurs et exagérations des organismes économiques dans la mesure où ils résultent de la déformation bureaucratique du mécanisme de l'Etat. ».

Le slogan de Lénine était celui-ci : « Dans l'état actuel du Pays nous devons nous servir des organisations ouvrières pour protéger le travailleur qui, en échange, devra rendre service à l'Etat. »

Cela fut à peu près réalisé sous la N.E.P. avec l'appui du P.C.U.S. En ce temps la gestion était triangulaire :

— un représentant de la Direction ;

— un représentant des Syndicats ;

— un représentant du Parti (P.C.U.S.).

Le directeur était responsable du rendement de l'usine. Le délégué syndical défendait les droits des ouvriers, et le représentant du Parti était là pour régler les conflits entre les deux autres.

C'est-à-dire un système basé sur l'arbitrage obligatoire

Les ouvriers avaient théoriquement le droit de grève. Ils ne l'ont d'ailleurs pas utilisé pendant cette période, à l'exception des grèves insurrectionnelles de Cronstadt et des grèves de solidarité de Léningrad par ailleurs sévèrement réprimées par le pouvoir en place.

La notion de « lutte économique » dans les entreprises nationalisées était expressément différenciée de la « lutte de classes » dans les entreprises privées et opposée à elle. En fait, cela revenait à protéger les intérêts des ouvriers par des moyens pacifiques (arbitrage) et excluait toute stratégie syndicale qui aurait pu rappeler les traditionnels conflits du travail.

En conséquence même, pendant la période de la N.E.P., toute référence à la « lutte économique » disparut graduellement du vocabulaire syndical.

En pratique il s'avéra que les syndicats étaient de moins en moins capables de protéger les « intérêts économiques » des salariés.

En raison des directives du P.C.U.S. qui tendait tous ses efforts vers une augmentation de la production industrielle, les Syndicats étaient souvent empêchés de faire face aux Directions sur un pied d'égalité et avec une indé-

La révolution, faite par le peuple, doit être faite pour lui

pendance et une force suffisantes pour résister aux organismes économiques du Gouvernement.

En 1929 la plupart des dirigeants de l'époque de la N.E.P. furent éliminés et remplacés par des cadres nouveaux recrutés principalement parmi les cadres du Parti.

Puis la dernière direction syndicale élue en 1932 est anéantie par le N.K.V.D.

Il faudra attendre 17 ans pour que se réunisse un nouveau congrès en 1949.

On assiste effectivement à un renforcement du centralisme bureaucratique qui va jusqu'à l'absolutisme.

Le slogan de Staline était celui-ci : « Le travail en U.R.S.S. est plein de mérite, d'honneur et de gloire. Il fait du travailleur un héros. »

C'était l'opinion d'un patron et non celle d'un militant ouvrier.

En 1938 la vieille garde bolchevique elle-même est liquidée.

II. — LA DOCTRINE DE STALINE A KHROUCHTCHEV DEPUIS LE X[e] CONGRES

L'EMULATION SOCIALISTE :

Le 19 avril 1949, le X[e] Congrès se réunit à Moscou presque dix-sept ans après le IX[e] Congrès qui avait siégé d'avril à mai 1932.

Ce laps de temps est sans exemple dans l'histoire syndicale de tous les pays et en contradiction absolue avec les statuts du mouvement syndical soviétique. C'était en lui-même une preuve éclatante du mal chronique dont souffraient les syndicats.

L'altération se manifeste d'une façon particulièrement nette dans le rôle exceptionnel qui fut assigné à ce que l'on appelait à l'époque La Concurrence Socialiste (qui est remplacée de nos jours par la notion d'émulation socialiste) : « Le congrès considère que la tâche essentielle des syndicats est de développer au maximum la concurrence socialiste pour l'exécution et le dépassement des plans économiques... »

Le XI[e] Congrès se réunit en juin 1954 cinq ans plus tard encore, en violation des statuts, sans apporter grand changement à l'évolution du mouvement syndical. La concentration des efforts sur la concurrence socialiste était devenue la loi intangible des syndicats.

Actuellement, la situation n'a changé ni dans le fond ni dans les formes.

LES SYNDICATS DE L'UNION SOVIETIQUE REALISENT LE PLUS BEL EXEMPLE D'INTEGRATION A L'ETAT ET DE POLITIQUE DES REVENUS que les néo-capitalistes puissent rêver.

— Application du plan de production ;

— Formation des cadres syndicaux par l'Etat ;

— Répartition des salaires dans une commission nationale.

Ce sont là les beaux fleurons du centralisme bureaucratique, héritage de la Révolution manquée de 1917.

Voici des extraits d'une brochure publiée à Moscou sur les syndicats (2) :

« *Le Comité d'usine s'est acquitté de son mandat. Les délégués relèvent des lacunes.* — Notre production ne cesse de croître. Cette année, la fabrication des voitures les plus diverses a encore augmenté. Aujourd'hui, on peut voir nos automobiles sillonner par milliers les routes de nombreux Etats d'Europe et d'Asie... »

Puis ce furent les débats : l'ajusteur Alexei Chirokov prit la parole le premier :

« Il arrive parfois, dit Chirokov, qu'on ne fournit pas à temps à l'ouvrier les pièces nécessaires au montage des mécanismes. Il perd un certain temps à ne rien faire. Bien que la perte de temps occasionnée par la faute de l'administration lui soit payée selon un barème fixe, l'ouvrier subit néanmoins un préjudice matériel (?). Or le directeur de l'usine ferme les yeux là-dessus et ne prend aucune mesure. » (page 15).

Le directeur de l'usine répond aux délégués :

« On a parlé ici de temps morts. En effet, c'est anormal. Nous prendrons nos dispositions pour que cela ne se renouvelle plus. »

Le Comité d'Usine (page 24) :

Le comité d'usine comprenait des ouvriers des professions les plus diverses. Il y avait également des fonctionnaires syndicaux : Oussanov, Morzov, Koslov, Torbine, gens d'expérience dans quelque domaine de l'activité sociale.

Lorsqu'on parla d'élire l'adjoint au président, on tomba vite d'accord sur la candidature de Vassili Oussanov.

Il fit ses études à Moscou, à l'Ecole Supérieure des Syndicats.

Ensuite on discuta la candidature du second adjoint. On choisit Mikhail Morozov.

La question se posa de savoir qui dirigerait la Commission de Production (page 26). Cette commission organise à l'usine l'Emulation Socialiste qui, au pays des Soviets, est une des méthodes du développement de la production.

Les syndicats posent un but concret : *ACCOMPLIR ET DEPASSER LE PLAN FIXE PAR L'ETAT* pour la production de l'entreprise, de chaque atelier et de chaque machine.

Bien entendu, seul un travailleur avisé, occupé directement à la production est en mesure de diriger une telle commission.

On trouva la candidature qui convenait le mieux. C'était Alexis Bakouline.

« *La commission des salaires* fut confiée à Efim Nikiforov. Cette commission contrôle constamment les salaires, vérifie les fiches de paie et surveille la régularité du paiement des salaires.

« *La convention collective* (page 33).

La convention collective stipule de façon circonstanciée les engagements de l'administration ainsi que ceux du syndicat et de son comité : réalisation du plan de l'entreprise et du rendement de chaque ouvrier en particulier, discipline du travail et respect du règlement intérieur.

« *La rémunération du travail* (page 56).

Le syndicat cherche à obtenir des systèmes de rémunération qui stimulent l'intérêt matériel des ouvriers. Un grand nombre d'ouvriers à l'usine sont encore payés à l'heure. Ils constituent à l'heure actuelle près du quart des ouvriers, mais leur nombre va toujours décroissant.

Le système des salaires aux pièces est introduit pour certains genres de travaux.

Comme on l'a déjà dit, l'augmentation toujours croissante de la productivité du travail entraîne l'augmentation des salaires...

POURQUOI LE CHEF A-T-IL ETE MIS A L'AMENDE ? (page 73).

« S'il y a parmi les représentants de l'administration un travailleur peu expéditif ou négligent, il se trouvera toujours un « activiste » qui le remarquera et lui indiquera les insuffisances de son travail. »

LE XX[e] CONGRES DU P.C.U.S.

La déstalinisation n'était en fait qu'une révolution de palais, à part l'élimination du culte de la personnalité, aucune transformation profonde ne vint affecter le système.

Ecoutons Nikita Khrouchtchev dans son rapport d'activités (3) :

« ...Ce qui manque surtout à nos organes syndicaux, c'est l'esprit combatif, l'énergie créatrice, l'esprit aigu, la fermeté de principes et l'initiative dans les questions vitales, qu'il s'agisse de mesures pour élever la productivité du travail, ou disons, des salaires, de constructions de logements, de satisfaction des besoins des ouvriers et des employés. On sait que les entreprises concluent des contrats collectifs. Souvent ces contrats ne sont pas exécutés, mais les syndicats se taisent comme si tout allait bien.

« En général, il faut dire que les syndicats ont cessé de discuter avec les dirigeants de l'économie et qu'ils font excellent ménage avec eux. Et cependant, dans l'intérêt de la cause, il ne faut pas craindre de gâter ces relations, une bonne discussion est parfois utile. »

Ainsi le camarade Khrouchtchev appelle à la lutte de classes aux pays du socialisme, étant bien entendu que tout cela se passera pacifiquement comme d'habitude : une bonne discussion autour du tapis vert par exemple sur les salaires ? Voici la hiérarchie dans une usine de roulements à billes à Moscou (4) :

Directeur : Salaire 3 000 roubles + Prime 1 000 roubles .. =	4 000 R.
Chef d'atelier	2 000 R.
Ouvriers au rendement	2 000 R.
Ingénieurs	1 800 R.
Contremaîtres	1 500 R.
Chefs d'équipe	1 400 R.
Ouvriers machinistes	1 200 R.
Jeunes ouvriers professionnels	1 000 R.
Ouvrières (O.S.)	800 R.
Employés de bureau	800 R.
Dactylos	600 R.
Ouvrières (O.S.)	600 R.
Ouvriers (improductifs)	600 R.
Balayeuses	500 R.
Nettoyeuses	400 R.

Une bonne petite hiérarchie de 1 à 10 qu'envieraient bon nombre de chefs de l'industrie privée dans les pays capitalistes.

Les normes de salaires sont établies par le comité spécial du travail et des salaires qui fonctionne auprès du Conseil des ministres de l'U.R.S.S.

Le comité est nommé par le Conseil des ministres.

On doute qu'une « bonne discussion » autour du tapis vert puisse faire basculer ce système de salaires parfaitement rétrograde et anti-ouvrier.

Il faut être un bon bureaucrate pour écrire des choses pareilles.

III. — CONCLUSION

L'intégration des syndicats, base du système centraliste.

En réalité, il n'existe plus de syndicats en Union soviétique.

Le système actuel basé sur le X[e] Congrès de 1949 est né de la destruction des syndicats (formés sous la N.E.P.). La mise en place d'un nouvel appareil syndical était due à la crise de production, l'ouvrier ne rendant plus ce qu'il rendait auparavant.

Les conventions collectives ? Elles ne sont qu'une parodie de syndicalisme, Khrouchtchev l'avoua lui-même.

On pourra parler de SYNDICATS OUVRIERS le jour où la classe ouvrière aura ses propres organisations de classe, organisations, syndicats, etc., indépendantes du pouvoir quel qu'il soit.

Dans tout système politique, les intérêts de ceux qui organisent ou qui distribuent le travail ne sont évidemment pas les mêmes que ceux qui le produisent. Les premiers veulent intensifier le travail et les seconds veulent le freiner. Les premiers s'efforcent de tirer le maximum de production et les seconds de se garder en vie.

C'est la dualité entre les gestionnaires et les ouvriers, entre l'entité de la collectivité nationale et l'instinct de conservation individuel.

Appliquer un plan de production et défendre les intérêts des producteurs dans le même organisme équivaut à neutraliser celui-ci.

Mais l'explication politique est encore plus simple. Le système soviétique est basé sur le centralisme, le pouvoir étant appliqué du sommet à la base (citoyens) par opposition au système fédéraliste dont le pouvoir est exercé de la base (Communes Soviets ou Syndicats) vers le sommet.

Le propre du système soviétique c'est que précisément les soviets ont été liquidés pendant la révolution de 1917 par les bolcheviks et les mencheviks qui ne voulaient pas partager le pouvoir avec les ouvriers des soviets locaux.

La reconnaissance d'une organisation de classe des travailleurs serait remettre en question l'édifice bâti sur le dogme des marxistes-léninistes de la dictature du prolétariat par l'*intermédiaire* du pseudo-parti de la classe ouvrière.

C'est pourquoi le problème des syndicats avait été réglé par les ouvriers eux-mêmes pendant la révolution de 1917 alors que le pouvoir se préparait déjà à les liquider.

Dès 1921 les structures syndicales mises en place par le parti étaient considérées comme caduques par la classe ouvrière elle-même.

La position du Soviet de Cronstadt était sans équivoque antagoniste avec la thèse défendue par Lénine au IX[e] Congrès du P.C.U.S. (5). Ecoutons le message du Soviet de Cronstadt :

« — *La réorganisation des syndicats :*

Sous la dictature des communistes, les tâches des syndicats et de leurs commissions administratives sont réduites au minimum.

Pendant les quatre années du Mouvement Syndical Révolutionnaire en Russie « socialiste » nos syndicats n'avaient aucune possibilité d'être des Organismes de Classe.

Ce ne fut nullement leur faute. Telle fut, en effet, la politique du Parti dirigeant cherchant à éduquer les masses par la méthode centraliste « communiste ».

En fin de compte le travail des Syndicats se réduisait à des écritures et des correspondances inutiles dont le but était d'établir le nombre des membres de tel ou tel syndicat et de fixer ensuite la spécialité de chaque adhérent, sa situation par rapport au parti, etc., etc.

Quant à l'ativité économique d'un genre coopérateur, quant aussi à l'éducation culturelle des ouvriers membres des syndicats, rien n'a été entrepris dans ce sens.

« C'est tout à fait naturel. Car, si l'on avait donné aux Syndicats le droit à une vaste activité indépendante, tout le système centraliste de la construction entreprise par les communistes devait fatalement s'écrouler, ce qui eût abouti à la démonstration de l'inutilité des commissaires et des « Sections politiques ».

« La République soviétique socialiste ne pourra être faite que lorsque son administration sera exercée par les classes laborieuses à l'aide des syndicats rénovés.

« A l'œuvre donc, camarades ouvriers ! Bâtissons les nouveaux syndicats libres de toute emprise, là est notre force. »

(1) Résolution votée par le IX[e] Congrès du Parti. Œuvres Complètes de Lénine - *MOSCOU 1930.*

(2) L'organisation syndicale d'une usine - Editions du Conseil Central des Syndicats de l'U.R.S.S. - *MOSCOU 1956.*

(3) Rapport d'activités du Comité Central du Parti du XX[e] Congrès - *MOSCOU 1956.*

(4) IV[e] Festival Mondial de la Jeunesse - *MOSCOU 1957.*

(5) Numéro 7 du 9 mars 1921 des *IZVESTIA* - Organe du Soviet de *CRONSTADT.*

Le vrai visage du marxisme

* J'ai recueilli ce texte, longue nomenclature des camps de la mort lente en U.R.S.S., car il porte accusation de génocide. On n'a pas assez insisté sur *le caractère « raciste » de la répression « politique » en U.R.S.S.* Sous l'accusation d'activités contre-révolutionnaires, ou autre quelconque « atteinte à la sûreté de l'Etat », les bolcheviques russes déportent des peuples entiers ou massacrent, avec une minutie tout administrative, les minorités ethniques qu'ils considèrent, souvent avec raison, comme des ennemis de l'hégémonie de l'Etat marxiste russe. C'est le cas des populations baltes, des Juifs, des Polonais, des Roumains, etc., que l'on fait disparaître, sans bruit, dans les lointaines steppes sibériennes. D'une pierre, deux coups : les bolcheviques russes se débarrassent d'ennemis politiques en puissance et de races qu'ils considèrent, et considérèrent de tous temps, comme inférieures. Les nazis n'ont-ils pas pris des leçons de certains théoriciens russes ? Et n'oublions pas nos camarades espagnols de la C.N.T.-F.A.I. et de l'U.G.T. (des aviateurs surtout) disparus à tout jamais dans les camps russes.

GUI SEGUR.

Nous voyons, un peu partout, dans la presse, des articles, des proclamations au sujet d'une arrestation et d'un procès soi-disant illégaux et contraires à la morale internationale. Mais avons-nous pensé un instant à ces millions d'individus qui n'ont rien à se reprocher, sinon d'être les fils d'une nation non tolérée par les maîtres du Kremlin ou de se trouver sur le chemin d'idéologues surexcités et peureux, et qui souffrent depuis des dizaines d'années dans les prisons et camps de concentration soviétiques, en deçà ou au-delà de l'Oural ?

Sait-on, par exemple, que la majeure partie de la population des pays baltes a été déportée en Sibérie ? Sait-on que des dizaines de milliers de prisonniers de guerre sont retenus dans des camps de travail en U.R.S.S. ?

Le code de justice criminelle soviétique prévoit le délit de « danger social » — dont l'interprétation est, dans la pratique, laissée au bon-vouloir des autorités de police. Et cela est d'autant plus facile que selon ce texte : « Tout acte ou *omission* dirigé contre le régime soviétique est considéré comme socialement dangereux. » Le fait que toute « omission » puisse servir de prétexte à une arrestation et condamnation laisse toutes les portes ouvertes... à l'univers concentrationnaire. C'est ainsi que des aviateurs français ayant servi pendant la dernière guerre en U.R.S.S. ont vu sur un chantier en Sibérie, travailler des femmes-forçats dont le crime a été d'arriver en retard à leur travail.

A titre d'échantillon de la législation « socialiste » soviétique, ne relevons qu'une perle concernant les paysans. Un décret du 10 mars 1933 ordonne ce qui suit : « La mouture clandestine considérée comme sabotage du plan de collecte des céréales sera punie sur la base de l'article 58, paragraphe 7. » Ce paragraphe prévoit la déportation en Sibérie ou la mort par les armes.

Mais la condamnation individuelle ne permettant pas un remplissage suffisant des camps, le Kremlin ne recule pas devant la condamnation en masse de ses citoyens. Ainsi, par exemple, le 2 juin 1945, le Praesidium du Soviet Suprême déclarait : « *La République Soviétique des Tchétchènes-Ingouches et la République Soviétique tatare de Crimée doivent être considérées comme habitées par des traîtres. La population sera déportée au Kazakhstan.* » Voici quelques millions d'esclaves de plus. Et tout ceci officiellement, après la deuxième guerre mondiale. Il est vrai que nous avons lu dans « Le Monde » du 13 septembre 1967, que les Tatars de Crimée ont été réhabilités. Selon le décret, pris récemment par le Praesidium du Soviet Suprême : « Les accusations de collaboration avec l'ennemi furent injustement étendues à l'ensemble de la population tatare de Crimée. » Vingt-deux ans de travaux forcés en Asie Centrale pour toute la population d'Etats entiers — considérés aujourd'hui officiellement comme une erreur judiciaire — cela laisse perplexe ! Un sort semblable a été réservé aux Kalmouks et aux Allemands de la Volga.

Mais tout ceci n'appartient pas seulement au passé. De nos jours, des milliers de petites gens sont arrêtés sous des prétextes futiles, mais également les intellectuels, des écrivains, des poètes, des artistes.

Voici les noms de quelques camps de travaux forcés officiellement connus en U.R.S.S., aujourd'hui :

LUMBOVLA (3 camps) : peuplés de Polonais, Tchèques, Hongrois, Allemands, Russes. Au total : 8 000, femmes et enfants inclus. Le quatrième camp a été liquidé en raison des épidémies qui y sévissaient.

SABOROVO : Polonais, Russes, Allemands. Total : 8 000.

VYERMYENSK, VORKUTA, IZMA, SHCHUGOR, UKHTA (*Novaïa Zemlja*): Polonais, Allemands. Total : 6 000.

SUKHOBEZVODNOYE : Polonais, Russes, Allemands, Hongrois. Total : 2 000.

UFA : Polonais, Hongrois, Ukrainiens, Russes, Alsaciens. Total : 5 000.

KIRGHIZTAN (3 camps) : Hongrois, Allemands, Kalmouks, Russes. Total : 3 000.

LEMBORSKAYA (3 camps) : Polonais, Hongrois, Allemands, Finlandais. Total : 3 000.

UGOR KAUKASKI : Juifs, Tchèques, Polonais. Total : 4 000.

TBILISI (Tiflis) : Hongrois, Allemands, Kalmouks, Polonais, Russes. Total : 2 500.

VORONYEZH : Allemands, Polonais, Turcs.

DUDINA : Polonais, Hongrois, Tchèques, Roumains. Total : 1 500.

KALUGA : Baltes, Russes, Polonais. Total : 1 000.

YAROSLAVI : Majorité hongroise. Total : 2 800.

KAMENETS POLDOLSK : Polonais, Hongrois, Ukrainiens. Total : 1 500.

PERVOMAYSK : Hongrois, Polonais, Russes. Total : 3 000.

KRIVOY ROGH : Polonais, Lithuaniens, Hongrois, Allemands (de nombreuses femmes). Total : 2 400.

TOBOLSK : Tchèques, Polonais, Hongrois. 20 camps de 500 détenus chaque. De nombreuses femmes.

ENURMINO : Esthoniens, Finlandais, Russes. Total : 6 600.

KURGAM : Polonais, Finlandais, Russes. Total : 5 000.

UKA : Polonais, Hongrois, Roumains (nombreuses femmes). Total : 6 000.

IVASHKA : Polonais, Hongrois, Roumains. Total : 10 000.

KAMCHATKA : 4 camps dénombrés. On n'a pratiquement pu obtenir aucun détail.

DARYA (2 camps) : Polonais, Allemands. Total : 14 500.

KARA-KUM : Russes, Hongrois. Leur nombre inconnu.

LAC BAYKAL (3 camps) : Polonais, Hongrois, Tchèques, Ukrainiens, Russes. Total : 16 000.

Et tout ceci n'est qu'une partie de la liste complète dont on ignore, bien sûr, beaucoup d'autres noms !

C'est dans ces camps que meurent des dizaines de milliers de prisonniers de guerre retenus en U.R.S.S., de nombreux Alsaciens, les 63 000 Hongrois déportés après la Révolution de 1956 ; c'est là qu'agonisent les peuples baltes. Depuis les cinquante années que dure le marxisme, des millions d'hommes ont péri. Souvenons-nous également de ces 152 enfants hongrois qui, condamnés à mort après la Révolution de 1956, ont dû attendre l'âge de dix-huit ans pour être exécutés avec les 2 344 autres adultes, un à un, froidement, sauvagement. Et personne, aucun journal, aucune institution, aucun organisme international ne s'est élevé en leur faveur.

Il y a des cas où se taire équivaut à accepter, à être complice du crime. C'est pourquoi nous ne pourrons jamais garder le silence.

Paris, septembre 1967.

E. RIGONI,
« Les Combattants hongrois de la Liberté. »

CLASSIQUES DE L'ANARCHISME

L'Etat et son rôle historique

« Pour donner libre essor au socialisme, il s'agit de reconstruire de fond en comble, une société basée aujourd'hui sur l'étroit individualisme du boutiquier. Il s'agit, non pas seulement — comme on l'a dit autrefois, en se plaisant dans le vague métaphysique — de remettre au travailleur « le produit intégral de son travail », mais de refaire en entier tous les rapports, depuis ceux qui existent aujourd'hui entre chaque individu et son marguillier ou son chef de gare, jusqu'à ceux qui existent entre métiers, hameaux, cités et régions. Dans chaque rue et dans chaque hameau, dans chaque groupe d'hommes réunis autour d'une usine ou le long d'une voie ferrée, il faut réveiller l'esprit créatif constructeur, organisateur, afin de reconstruire toute la vie, à l'usine, sur le chemin de fer, au village, au magasin, dans l'approvisionnement, dans la production, dans la distribution. Tous les rapports entre individus et entre les agglomérations humaines, sont à refaire du jour même, du moment même où l'on touchera à l'organisation actuelle, commerciale ou administrative.

« Et l'on veut que ce travail immense qui demande l'exercice libre du génie populaire, se fasse dans les cadres de l'Etat, dans l'échelle pyramidale de l'organisation qui fait l'essence de l'Etat ! On veut que l'Etat, dont nous avons vu la raison d'être dans l'écrasement de l'individu, dans la haine de l'initiative, dans le triomphe d'une idée qui doit forcément être celle de la médiocrité, devienne le levier pour accomplir cette immense transformation ! On veut gouverner le renouveau d'une société à coups de décrets et de majorités électorales...

« Quel enfantillage !

« A travers toute l'histoire de notre civilisation, deux traditions, deux tendances opposées se sont trouvées en présence : la tradition romaine et la tradition populaire ; la tradition impériale et la tradition fédéraliste ; la tradition autoritaire et la tradition libertaire.

« Et de nouveau, à la veille de la révolution sociale, ces deux traditions se trouvent face à face.

« Entre ces deux courants toujours vivants, toujours en lutte dans l'humanité — le courant par le peuple et le courant des minorités assoiffées de domination politique et religieuse — notre choix est fait.

« Nous reprenons celui qui poussa les hommes au XII[e] siècle à s'organiser sur les bases de la libre entente, de la libre initiative de l'individu, de la libre fédération des intérêts. Et nous laissons les autres se cramponner à la tradition impériale, romaine et canonique.

« L'histoire n'a pas été une évolution ininterrompue. A plusieurs reprises l'évolution s'est arrêtée dans telle région pour recommencer ailleurs.

« L'Egypte, l'Asie antérieure, les bords de la Méditerranée, l'Europe centrale ont été tour à tour le théâtre du développement historique. Mais chaque fois cette évolution a commencé d'abord par la phase de la tribu primitive, pour passer ensuite par la commune de village, puis par la cité libre et mourir par la phase Etat.

« En Egypte, la civilisation débute par la tribu primitive. Elle arrive à la commune de village, plus tard à la période des cités libres, plus tard encore à l'Etat, lequel, après une période florissante, amène la mort !

« L'évolution recommence en Assyrie, en Perse, en Palestine. Elle y traverse à nouveau les mêmes phases : la tribu, la commune de village, la cité libre, l'Etat tout-puissant.

« La mort !

« Une nouvelle civilisation débute alors en Grèce. Toujours la tribu. Lentement, elle arrive à la commune de village, puis aux cités républicaines. Dans ces cités, la civilisation atteint ses plus hauts sommets. Mais l'Orient lui apporte son haleine empestée, ses traditions de despotisme. Les guerres et les conquêtes créent l'empire d'Alexandre de Macédoine. L'Etat s'intronise, la pieuvre grandit ; elle tue toute civilisation et alors survient la mort !

« Rome recommence la civilisation à son tour. C'est encore la tribu primitive que nous retrouvons à ses origines ; puis la commune de village ; puis la cité. A cette phase, elle arrive à l'apogée de sa civilisation. Mais viennent l'Etat et l'empire et alors la mort !

« Sur les ruines de l'empire romain, les tribus celtes, germaniques, slaves, scandinaves recommencent de nouveau la civilisation. Lentement la tribu primitive élabore ses institutions pour arriver à la commune de village. Elle s'attarde dans cette phase jusqu'au XII[e] siècle. Alors surgit la cité républicaine, et celle-ci amène l'éclosion de l'esprit humain dont nous parlent les monuments de l'architecture, le développement grandiose des arts, les découvertes qui posent les bases des richesses naturelles. Mais vient ensuite l'Etat...

« — La mort !

« Oui, la mort — ou bien le renouveau !

« Les Etats mis en pièces, et une nouvelle vie recommençant dans mille et mille centres, sur le principe de l'initiative vivace de l'individu et des groupes, sur la libre entente. Ou bien, toujours l'Etat écrasant la vie individuelle et locale, s'emparant de tous les domaines de l'activité individuelle et locale, amenant ses guerres et ses luttes intestines pour la possession du pouvoir, ses révolutions de surface qui ne feront que changer de tyrans et inévitablement, au bout de cette évolution :

« La mort !

« Choisissez ! »

Pierre KROPOTKINE.

Conclusion de l'exposé de Pierre Kropotkine : « L'Etat et son rôle historique ».
Le 7 mars 1896, à Paris.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES

Secrétariat de la Commission Préparatoire :
3, rue Ternaux, Paris (11e), France

LISTE DES ORGANISATIONS ADHERANT AU CONGRES :

- « Union des Anarchistes Bulgares en Exil » (U.A.B.)
- « Federación Anarquista Ibérica » (F.A.I.)
- « Federatie Van Vrije Socialisten » (F.A. Hollandaise)
- « Federazione Anarchica Italiana » (F.A.I.)
- « Fédération Anarchiste Française » (F.A.F.)
- « Permanence Culturelle Libertaire » (Belgique)
- « Fédération Anarchiste Japonaise »
- « Movimiento Libertario Brasileiro » (Brésil)
- « Movimiento Libertario Cubano en el Exilio » (M.L.C.)
- « Federación Anarquista Mexicana »
- « Mouvement Anarchiste Allemand » (Allemagne).
- « Federación Libertaria Argentina » (F.L.A. Argentine)
- « Federation of Australian Anarchists » (Australie)
- « Provisional Committee, Anarchist Federation of Britain »
- « International Anarchist Commission » (C.I.A. London)
- « Fédération Anarchiste du Québec » (Québec)
- « Organizaciones Libertarias del Peru » (Pérou)
- « New Zealand Federation of Anarchists »

Observateurs :

- « Movimiento Anarquista de Colombie (Bogotá/Colombie).

JAPON

Le Premier ministre japonais — M. Sato — vient de faire une série de visites dans divers pays dont le Vietnam-Sud.

Le jour de son départ pour Djakarta, 2 500 étudiants de « Zengakurent » ont manifesté afin d'empêcher ce voyage. Ils se sont violemment heurtés à la police et ont brûlé sept cars.

Un étudiant de l'université de Kyoto, Hiroaki Yamasaki, a été tué et il y a eu de nombreux blessés.

Les journaux du 16 octobre rapportaient que la police avait perquisitionné dans les locaux de « Zengakurent » à chacune des trois universités de Tokyo ainsi qu'au siège de trois journaux.

Le police prétend que les anarchistes sont les instigateurs de cette affaire.

(D'après Jiyu Rengo, octobre 1967.)

VIET-NAM

Chacun sait que la désertion affaiblit la « courageuse armée du Sud Viet-nam » (dixit Johnson) ; aussi les autorités de Saigon ont demandé aux agents de police d'être bien vigilants afin de dépister et d'arrêter ces « traîtres à la Patrie ». Malheureusement pour Saigon, deux constatations s'imposent. Tout d'abord la plupart des policiers ont choisi ce boulot (!!!) pour échapper à l'armée ; d'autre part, la corruption étant la première qualité de bons serviteurs d'un pouvoir ayant élevé cette manière d'agir au rang de principe, il nous semble donc à peu près sûr que les vœux des responsables de la Police préfectorale ne resteront que des vœux.

Il y a quand même une logique : un mauvais patron ne peut avoir qu'un mauvais serviteur. On se demande si les gouvernants sud-vietnamiens sont conscients de la situation réelle de leur pays et de l'état lamentable de leur peuple. Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut souhaiter de pire aux vietnamiens — du Nord, aussi bien que du Sud — c'est de se rendre compte de la connerie de cette guerre que des dirigeants avides d'honneurs et de pouvoirs leur imposent, soutenus par les deux plus grands Etats impérialistes que le monde ait jamais connus. Et prendre parti c'est encore retarder l'issue qu'on ne voit pas pour l'instant au conflit vietnamien. Ou s'il est une prise de position à prendre, c'est de soutenir le peuple vietnamien. Ou, s'il est une prise de position et de justice, c'est de faire en sorte que les peuples du monde assurent les Vietnamiens de leur appui et le prouvent concrètement et pratiquement. Et c'est également combattre les démagogues de toutes sortes et de tous horizons qui vivent de ce conflit.

Michel CAVALLIER.

— ESPRIT JEUNE —

Nous nous flattons, nous anarchistes, de nier ce que l'on nomme les conflits de génération. Ni vieux, ni jeunes, seulement des hommes qui vivent forcément ensemble et se supportent les uns les autres avec leurs diversités, leurs personnalités et leurs caractéristiques propres. C'est bien, c'est ce que nous voulons, mais ce n'est pas si simple. Entre un homme de soixante-dix ans et un nourrisson de trois semaines, il existe incontestablement une différence, mais on ne peut parler, dans ce cas, de jeunesse et de vieillesse. La comparaison est sans intérêt. Elle devient valable par contre, si l'on se soucie d'un individu adolescent « qui entre dans la vie », comme il est dit, et d'un autre, d'âge avancé, bien près d'en sortir. Comme diraient les rationalistes, plus une machine a fonctionné, plus elle est usée. Physiquement, et en ne considérant pour simplifier, que des individus bien portants, il est évidemment une différence entre deux organismes séparés par un demi-siècle de fonctionnement. Mais il ne peut être question de qualifier de vieux ou de jeune un individu en ne tenant compte que des critères physiques. Cela pour une raison : ces deux mots renferment chacun deux sens bien précis, amalgamés, du moins officiellement, c'est-à-dire, dans le cadre de la morale qui régit la société actuelle sur la plus grande partie de la terre. Si je m'en tiens à la morale qui sévit dans les pays occidentaux, elle est essentiellement religieuse et pour une bonne part chrétienne. Comme à de nombreux autres aspects de la vie, cette religion a insufflé un sens aux mots « jeune » et « vieux », donnant ainsi à l'existence des hommes une orientation permettant de mieux les maintenir sur le bon chemin, c'est-à-dire, en général, celui de l'esclavage moral et physique.

Jeune donc, dans l'optique de cette morale, signifie d'abord vierge. Aussi bien physiquement que moralement. Physiquement l'homme jeune doit rester vierge et ainsi être esclave de besoins inassouvis jusqu'au moment de plier sous une nouvelle forme d'aliénation, le mariage.

Vierge, il l'est moralement n'ayant pas eu encore à réfléchir à sa condition ; mais ici, paradoxalement, il ne doit pas le rester, et soumis à la morale, il sera violé par elle s'il n'y prend garde. L'homme jeune doit être pris en charge par la société qui veillera à le modeler de façon que jamais il ne présente un quelconque danger pour elle, et la morale est le moule dont les contours dessinent une vie bien ordonnée. Sérieuse avant tout. La vie est quelque chose de sérieux qu'il faut assumer sérieusement, ce qui veut dire bien travailler, le plus possible, fonder une famille, nombreuse de préférence, se faire une situation et au bout de tout ça, la vieillesse et la mort, si lointaine tout de même qu'il sera bien temps d'y penser.

Vieux, toujours dans le cadre de cette même morale, signifie que tout ce qui précède a été réalisé et dans le meilleur des cas, nous retrouvons notre homme sérieux, grand-père brandissant sur ses enfants ce moule qui ne lui sert plus à rien tant sa pâte est sèche, bien en forme et résistante. Vieux, cela veut dire, respectable, du moins extérieurement respectable, expérimenté, satisfait car malgré la mort toute proche, la conscience d'avoir construit une existence bien en accord avec les règles apprises, tant au culte qu'au Sénat, donne la certitude pour « après » de la vie éternelle.

Jeune, vieux, ces mots sont vides de sens. Neuf, usé, si l'on parle du corps, homme si c'est de l'esprit et si pour me faire comprendre je suis malgré tout obligé de définir cet esprit avec ces mots, je dis : Esprit Jeune. Car sur le point d'être violé, l'esprit de l'individu se défend, tenté qu'il est de tout embrasser à la fois sous l'impulsion d'un organisme fort, alors qu'on ne veut lui montrer qu'une partie infime de ce qu'il pressent.

Si forte est la pression exercée sur lui par la société qu'il est pratiquement obligé de réagir, de se révolter un tant soit peu. Ce qui lui est offert est en contradiction avec les sentiments qu'il éprouve, avec les besoins qu'il ressent et pour éphémère qu'elle soit, la révolte est là qui le pousse un instant dans un bouillonnement de son sang, à revendiquer sa condition d'homme, d'esprit jeune.

A ce compte-là et par analogie avec cette révolte première si réelle qu'elle est admise par la morale officielle (pour mieux la canaliser), il est possible de parler d'état d'esprit jeune, quel que soit l'âge de l'organisme d'un individu. Quand un homme a refusé de plier, quand il ressent toujours cette sourde colère, cette révolte face à la société, face à la vie incompréhensible, quand cette révolte lui interdit de se prendre au sérieux, alors il a un état d'esprit jeune.

Se prendre au sérieux ! La morale actuelle veut prendre l'homme au sérieux, veut que l'homme se prenne au sérieux. Pour cela, elle a déterminé un absolu et des principes. Dieu oblige sa créature à une attitude vassale, donc sérieuse, car sensée. En l'absence de Dieu, on crée d'autres absolus et, déterminé, l'homme dès avant sa conception est chargé d'une mission historique qui le valorise hiérarchiquement suivant l'importance objective de sa condition. L'homme déterminé, chargé de vérité, conscient de son objective importance ne peut que se prendre au sérieux. Cette autre variante d'une morale dont le but, toujours le même, est de modeler l'individu, nie et combat elle aussi toute révolte réelle, celle qui, tenant compte des impulsions de l'être, cherche à se révéler elle-même après avoir constaté l'incompréhensible vie qu'il faut affronter.

Se prendre au sérieux !

Mais nous ne sommes chargés d'aucune mission car nous n'apportons pas la vérité ! Si vérité il y a, nous avons chacun la nôtre. Dans une telle situation, placés dans un univers dont chacun de nous est le centre, libres et inutiles, sans raisons ni buts, comment pourrions-nous ne pas sourire ? Et comment n'aurions-nous pas cette saine colère face à ceux-là, détenteurs de vérités, missionnaires, hommes rigides annonçant une bonne nouvelle dont nous ne voulons pas ? Comment ces instants de colère, ces explosions de révolte, ces affrontements à ceux qui veulent nous travestir, ne seraient-ils pas les meilleurs moments qu'il nous soit donné de vivre ?

Nous prenant au sérieux, nous libertaires, nous serions encore plus ridicules que les autres puisque nous disons ne pas posséder la Vérité. Mais cette attitude n'est pas dilettantisme car la révolte est là qui nous pousse, notre raison est là qui voudrait comprendre, notre désir de liberté est là qui ne supporte aucune entrave. Et chaque chose comprise, chaque barrière poussée est une victoire, est une satisfaction, est une jouissance. Mais il est vrai pour nous que les moyens sont liés aux buts et si notre but est un maximum de liberté, notre comportement est exigence de liberté immédiate. Il est refus d'esprit missionnaire. C'est pourquoi il ne nous est pas possible d'avoir une vie militante indépendante d'une vie privée.

Le militantisme n'existe pas, ou alors, il est tout. C'est-à-dire qu'il a été choisi comme forme de vie et de choix, alors déterminant, influence tous les aspects de l'existence. Cette position n'implique pas une quelconque rigueur ascétique ; elle dessine une direction vers laquelle tendront tous les actes, et les concessions inévitables faites à la société par nécessité vitale ou par faiblesse, le seront consciemment, non pas d'une manière routinière et toute naturelle.

Je crois que, ayant choisi sur le plan doctrinal de ne pas sacrifier les moyens à la fin, c'est une position conséquente que de conformer, dans la mesure du possible, ses actes à ses pensées. Et je crois aussi que le comportement de l'individu anarchiste au sein de la société hostile qui l'entoure peut être une forme valable de posélytisme.

Il me semble enfin que le militantisme amputé du sens profond que lui donne le comportement du militant ne peut être d'un simulacre d'activité ; quelque chose comme un loisir qui fait sérieux, une hypocrisie de plus, un passe-temps qui se veut respectable, un mensonge puéril, une fuite. Le combat pour une vie meilleure, dans une société meilleure, s'il donne un sens à nos activités, ne peut en donner à notre vie s'il n'est en premier lieu une attitude réelle, voulue, face à celle-ci. Se prendre au sérieux sur ce plan-là, c'est croire que l'on combat par altruisme, c'est croire au sacrifice. Lucidement voulue, notre lutte est avant tout un comportement individuel, une affirmation délibérée de soi-même.

Se prendre au sérieux !

Dans un domaine qui nous touche particulièrement, le social, on ne peut mieux illustrer ces deux états d'esprit que par la confrontation des deux formes historiques du socialisme. En schématisant bien sûr. Il n'est pas dans mes intentions d'affirmer que tous les autoritaires se prennent au sérieux. Mon propos serait vite démenti par l'exemple d'autoritaires ayant cet esprit jeune et de libertaires imbus du rôle historique qu'ils ont à jouer.

C'est au niveau des doctrines, ou plus précisément des philosophies que l'état d'esprit est révélé. Du côté autoritaire, le doute est exclu, la réalité, définie, la matière connaissable, l'homme aussi puisque tributaire de celle-ci. C'est essentiellement sérieux parce que le rôle de l'homme est fixé, prévu par une loi à laquelle il ne peut se soustraire. Ainsi déterminé, l'homme adopte un comportement sérieux en accord avec son état d'esprit d'où se trouve exclue la révolte fondamentale engendrée par le doute.

Du côté libertaire et à travers la plupart des théoriciens, le doute est toujours présent, l'antagonisme homme-matière, déchirant. L'esprit, même quand il procède de données fondamentales communes à tous les socialistes, est aventureux, n'hésite pas à s'engager dans des voies sans issue.

Il est plus empirique, plus près de la vie, moins ordonné donc « plus anarchique ». Il permet toutes les fantaisies car il n'adopte aucun absolu, l'insécurité est son lot face au confort autoritaire. Et si certains exégètes ont souri des virevoltes de Proudhon, ont opposé la stabilité marxiste au bouillonnement bakouninien, c'est parce qu'ils n'ont pas compris que les uns vivaient la vie, les autres la pensaient.

L'état d'esprit jeune est celui qui renferme une somme de révolte suffisante pour que l'individu ne succombe pas à la routine. Il est fait donc d'abord de contestations, de contestations presque systématiques, toute analyse étant avant tout une contestation par la raison qui n'admet que ce qui lui est assimilable et s'affronte au reste.

Il est fait de passion et d'enthousiasme pour le problème posé par la vie, de révolte pour provoquer cette passion, de révolte encore contre tout ce qui voudrait l'éteindre.

L'état d'esprit jeune est la négation de toutes les valeurs actuellement reconnues par la morale. Il est la négation de l'état d'esprit sérieux, obtus et conformiste, il est une volonté de connaître, il est insatisfaction, il est apologie du physique, des sens, de la pensée au service du corps.

Il est un éclat de rire succédant à la méditation critique.

NESTOR.

Anarchisme et liberté

par Arthur MIRA-MILOS

On se représente trop souvent l'anarchiste comme indifférent et détaché de l'activité extérieure et de l'art de la cité. Il est, au contraire, en prise directe sur la vie, puisque, au lieu de se situer hors de l'histoire et de son temps, il y est plongé et participe activement à l'aventure humaine. Par son refus de collaborer aux salades des gouvernements et des gouvernants, il se propose de remettre l'homme à sa véritable place, qui est celle que lui attribua la nature : celle d'un animal doué de raison et de création. L'anarchisme s'identifie donc à un humanisme vivant et actif, puisqu'il est au-dessus du mensonge, qu'il destitue la simplicité au profit de la clarté, et replace l'homme dans sa véritable condition.

La liberté est le thème central de toute l'idéologie anarchiste. Elle n'est pas un refus et un rejet systématiques, une coupure ou une révolte purement négative, mais une production et une création indispensables à l'épanouissement de l'individu, au sein de la communauté humaine. Elle exige donc un minimum d'autodiscipline et de contrôle de soi, donc de connaissance de soi. L'anarchisme nous apprend les « règles » de cette discipline créatrice et libératrice. Ainsi se définit-il comme le facteur essentiel de recherche et de diversité dans une hiérarchie de nouvelles valeurs issues d'un jugement autonome.

Comme André Breton, je déclare que « le seul mot de liberté est tout ce qui m'exalte encore ». Le décret ne me fait pas libre, au contraire. La civilisation de l'homme ne réside pas dans ses lois politiques ou économiques, mais dans l'insoumission à ses lois. L'habitude — dressage civique et moral — est le pire ennemi de la liberté ; l'anticonformisme, l'esprit critique et l'esprit de révolte sont des armes sûres pour sa conquête.

Toute liberté qui ne serait pas une sclérose ne doit pas s'arrêter au dedans, mais doit déboucher sur la conquête, l'action, l'acte révolutionnaire. Agissante, la liberté n'est plus un idéal vague, une abstraction, un « rêve de jeunesse » : elle nie toute profanation et se pose pour finalité l'unité de l'individu, d'abord, et de la collectivité, ensuite.

La liberté n'est pas une borne sur notre chemin, mais le chemin lui-même. Ce n'est pas non plus un cadeau gracieusement offert par un décret-loi qui irait à l'encontre du combat quotidien contre la stagnation et la haine. Une idéologie qui se réclame de la liberté doit être sans barrière, afin que sa lutte contre la force du feu et du sang soit chaque jour d'une efficacité plus grande. Ce front commun d'individus pour une liberté engagée traversera, comme hier, des chemins tragiques, et c'est ce qui fera sa valeur et sa raison d'être. Là, intervient le rôle important de l'individu-observateur pour la prise de conscience de sa valeur propre, cloîtrée dans des institutions et une éthique que les disciples des ténèbres continuent à faire peser sur nos têtes. Prenons conscience, choisissons !

La liberté authentique trouve sa place hors de la primitive spontanéité vitale. Tout acte de liberté est considéré comme irrationnel : il est, en fait, l'expression même d'une rationalité vivante et active, puisqu'il sert directement l'individu. Faire sauter l'oppresseur et sa barraque est un acte positif, puisqu'il a pour prolongement la libération de l'oppressé ; cet acte porte en lui les germes de la véritable liberté. L'acte libre se détache donc du moi intérieur, remonte à la surface et s'exprime. Pourtant l'acte lui-même ne rend pas libre, puisqu'il est l'expression même de l'oppression. C'est par son prolongement, son devenir, qui fait de lui un fruit mûr : l'acte est le flot, le prolongement, la force, qui le fait couler. L'homme libre n'est pas un homme qui est, mais qui se fait libre.

Toute conception anarchiste doit être nettoyée des idées fixes et simplistes qui engendrent l'ignorance, le fanatisme absurde, la guerre et qui, pour finir, renforcent le pouvoir.

La suppression de la liberté individuelle (penser, écrire, s'associer, vivre), loin d'être cause de puissance, est, au contraire, cause de faiblesse. Tous les dictateurs idéalistes sont des faibles qui cachent leurs contradictions internes sous une carapace oppressive qui finit par les étouffer eux-mêmes. La philosophie libertaire est, à ce titre, une morale libertaire. La liberté commence par le dialogue au-dedans de soi, se poursuit par le dialogue extérieur, et arrive à son paroxysme dans le prolongement de l'acte révolutionnaire. Cette morale libertaire, loin de s'enfermer dans l'abstraction, s'engage et combat. Or, ce qui fait la force de cette morale est la vérité qu'elle renferme. Vérité possédée, malgré les techniques de diffusion massive des pouvoirs, l'information au service de l'Etat. Le nationalisme, par une propagande subtile, cherche à s'annexer Nietzsche. Il faut être d'une naïveté déplorable pour conclure avec les racistes que la philosophie nietzschéenne est foncièrement antisémite et nationaliste. L'indifférence et la passivité, face à l'information, est le pire asservissement. Elles poussent à idéaliser la guerre. La guerre n'est qu'un meurtre en série, qui paraît donc anonyme, ce qui ne va pas sans profiter à nos belliqueux de dirigeants. Refuser la guerre, c'est choisir d'être libre ; on dit la guerre inévitable, puis on la souhaite et, enfin, les autres en meurent. Aujourd'hui, la liberté doit être cette liberté critique, preuve saine d'équilibre.

Commencer d'être libre, c'est s'attaquer à l'ordre étatique protecteur de l'exploitation des corps, et à l'ordre religieux protecteur de l'exploitation des consciences.

L'homme porte en lui ce germe fatal qui doit le conduire à la liberté absolue ; j'ai entendu non pas la petite liberté bourgeoise des régimes libéraux, mais la grande, pure et souveraine liberté, qui seule peut permettre à l'homme de s'affirmer comme tel, et non comme un vulgaire élément mutilé de la fourmilière. Voilà pourquoi je déclare mon ennemi quiconque refuse cette lutte qui se fait au nom de l'homme, donc de la vie, pour la liberté, contre les cuisiniers de la mort, des charniers et des mythes autoritaires. L'activité libératrice est à la base de toute réalisation esthétique, qui nous renseigne de la façon la plus profonde sur les pouvoirs de l'intuition et de l'imagination dans la construction d'une surréalité, c'est-à-dire d'une réalité meilleure pour tous...

SÉBASTIEN FAURE ET LA RUCHE

Suite de l'article paru dans le précédent *Monde Libertaire*

LA FIN DE LA RUCHE

Au moment même où les enfants, — les « abeilles » — rentraient à « la Ruche », de retour d'un voyage en Algérie, la guerre fut déclarée.

Ce fut, il va sans dire la consternation générale. Les collaborateurs les uns après les autres quittèrent « la Ruche » qui se vida ainsi de ses meilleurs éléments et, repliée sur elle-même, celle-ci « vivota » tant bien que mal : la classe reprit avec de nouveaux instituteurs (en particulier : Julia Bertrand, qui venait d'être radiée de l'Enseignement pour sa propagande antimilitariste).

Et « la Ruche », malgré toutes les difficultés que l'on devine (rationnement dû à la guerre, budget restreint dû à l'interruption des conférences de S. Faure et à la désorganisation des mouvements d'avant-garde, etc.) « tint le coup » jusqu'au début de 1917.

Il fallut alors en effet se résoudre à fermer. Déjà, d'août à septembre 1916, plusieurs enfants étaient repartis dans leur famille. Il n'en resta bientôt qu'une quinzaine, puis, une seule, Mireille, qui demeura plusieurs mois encore après la fermeture de « la Ruche », avec les quelques camarades qui restaient sur place pour garder la « Maison » (4).

En février 1917, « la Ruche » avait donc sombré, victime comme tant d'autres de cette maudite guerre et c'est avec une grande amertume que Sébastien Faure qui avait fait des prodiges pour tenir, dut annoncer la faillite de l'œuvre à laquelle il avait, treize années durant, donné le meilleur de lui-même. Voici en quels termes il raconte cette fin :

« La guerre, la guerre infâme et maudite, a tué « la Ruche » (elle a tué tant de gens et de choses !). Seul, le produit de mes conférences la faisait vivre et, durant les hostilités, il était ordonné aux uns de tuer ou de se faire tuer et interdit aux autres de parler.

Aussi longtemps que nous avons pu, nous avons, mes collaborateurs, nos enfants et moi, prolongé l'existence de « la Ruche » bien que cette existence soit devenue de jour en jour plus difficile et plus précaire. Mais, dès le commencement de l'hiver 1916-1917, il parut certain que de cette lutte obstinée, nous sortirions définitivement vaincus.

Les produits de toute nature indispensables à la vie de la population se raréfiaient de mois en mois. Paris souffrait du rationnement, encore que la capitale fût suffisamment ravitaillée pour que les habitants de l'agglomération parisienne ne fussent pas poussés à l'insurrection. Il en était de même des grands centres de province, dont le gouvernement pouvait appréhender le soulèvement ; mais la population rurale, dont les pouvoirs publics estimaient n'avoir rien à redouter, était de plus en plus sacrifiée.

A « la Ruche », il devenait impossible de se ravitailler suffisamment, notamment en charbon, et il nous fallait réserver aux besoins de la cuisine le peu de ce produit qu'il nous était possible de nous procurer. Notre chère et familiale demeure ne pouvait plus lutter contre la rigueur d'une température hivernale et, dès que la nuit tombait, nos enfants, pour échapper au froid dont ils eussent souffert, se blottissaient sous l'épaisseur des chaudes couvertures dont, par bonheur nous possédions un suffisant approvisionnement.

Il fallut bien se rendre à l'évidence et nous séparer d'eux. Ceux qui avaient encore une famille regagnèrent celle-ci. Je pris toute disposition nécessaire pour que les autres trouvent asile dans des milieux amis. Aucun d'eux ne resta à l'abandon. Un à un nos collaborateurs se dispersèrent. Ce fut pour tous, petits et grands, une douloureuse séparation. Mais il faut bien subir l'inévitable et la fin de « la Ruche » était devenue une fatalité, tant par suite des difficultés du ravitaillement que par suite de l'insuffisance de nos ressources. En février 1917, « la Ruche » mourut, victime comme tant d'autres œuvres amoureusement édifiées, de la guerre à jamais abhorrée. »

CONCLUSION

Des esprits chagrins pourront faire remarquer que « la Ruche » ne dura que 13 ans (on sait pourquoi), qu'elle ne prit son véritable essor que vers 1912, qu'elle ne s'adressait somme toute qu'à une minorité d'enfants.

Certains, du reste, ne manquèrent pas de reprocher à Sébastien Faure et à ses collaborateurs ce qu'ils appelaient « un sacrifice inutile » car, disaient-ils, « ce n'est pas avec les quelques dizaines d'enfants que tu élèves que tu vas bouleverser le vieux monde ». Mais, avoir fait la preuve, une nouvelle fois, de la valeur des procédés libertaires dans le domaine de l'éducation ; avoir mis en pratique ces méthodes ou plutôt ces techniques, s'être constitué en quelque sorte un petit laboratoire expérimental, laissant ensuite aux autres le soin d'en tirer les conclusions, n'est-ce pas là la plus grande gloire des anarchistes ? ce qu'ils ont de mieux à faire, partout et toujours ? N'est-ce pas, plus que des paroles (ou des cris), ce qui fera date dans l'histoire de notre mouvement et ce qui le fait déjà dans celle de nos idées ?

René BIANCO.

PIONNIERS DE L'EDUCATION LIBRE

Sous ce titre nous avons déjà publié :

1) L'Ecole de Tolstoï, *Monde Libertaire* n° 121 (avril 1966) ; n° 122 (mai 1966) ; n° 123 (juin 1966).

2) Paul Robin et L'Education Intégrale, *Monde Libertaire* n° 124 (juillet-août 1966) ; n° 125 (septembre-octobre 1966) ; n° 127 (décembre 1966).

3) Les Successeurs de Paul Robin, *Monde Libertaire*, n° 128 (janvier 1967).

4) Le Dr Wintsch et l'Ecole Ferrer de Lausanne, *Monde Libertaire* n° 129 (février 1967).

5) Les Maîtres Camarades et les Communautés scolaires de Hambourg, *Monde Libertaire* n° 130 (mars 1967) ; n° 131 (avril 1967).

POESIE INSOLITE

PLUME NOIRE

par Maxime RELO

Maxime Relo est à la fois métallurgiste pour gagner son pain, anarchiste pour satisfaire son aspiration à la révolte et poète pour chanter ou pour grincer sur les « emmerdements » et les joies que ses deux premiers états lui procurent.

Le résultat... Un recueil de pièces dédiées comme il se doit, à Léo Ferré, dans lequel la mélancolie de « quiétude » voisine avec les « manipulateurs de rêve » dont la cadence plus nerveuse se ressent des bruits de la ville ou de l'usine.

Dans d'autres pièces, Relo nous parle de la guerre, de l'amour et de la solitude dans des vers classiques, simples qui sont le reflet des sentiments qu'il éprouve devant une société imbécile. Il le fait avec une mesure dont il nous fait lui-même part.

Il y a du désordre dans mon style
Et les braves gens oseront-ils
Poser leurs yeux disciplinés
Sur mes quatrains de révolté.

Nous, nous y avons posé les nôtres, sans aucun ennui et nous y avons trouvé entremêlés, la fleur bleue et le coquelicot éclatant qui sont l'apanage du poète prolétarien.

M. J.

MARSEILLE - LE CINE-CLUB « Culture et Liberté » a repris ses activités.

Les séances ont lieu 29, rue Mazagran (près du milieu de la Canebière), le samedi à 21 heures. Le tarif reste de 20 F pour l'année (règlement par C.C.P. préférable pour vous et pour nous).

AU PROGRAMME DES PROCHAINES SEANCES :

2 décembre : « Que Viva Mexico », S.-M. Eisenstein ; « Une Partie de campagne », J. Renoir.

9 décembre : « Rêves de femmes », I. Bergman ; « La Joconde », H. Gruel ; « Eves futures », J. Baratier.

UN PERSONNAGE

Depuis quelques années, la librairie Josie Péron organise de remarquables expositions : Desnos (1962), Simone Weil (1963), Jean Rostand (1964), Picasso-Brassaï (1965). Ici même nous en avons parlé, en toute liberté, comme il convenait.

Cette fois, voici la première exposition consacrée à Paul Léautaud (1872-1956), œuvre collective de Marie Dormoy, son exécutrice testamentaire, de la librairie Péron et du Mercure de France, principal éditeur de Léautaud.

L'intérêt de ce bureaucrate de la littérature, ami des bêtes et misanthrope, pourrait paraître bien mince à des lecteurs non avertis. Mais derrière cette caricature rapide il y avait autre chose. Et si nous étions enclins à l'oublier, cette exposition même serait là pour nous le rappeler.

*
**

Paradoxe : cet homme qui détestait « le vacarme de la T.S.F. ou de l'immonde phonographe », c'est la radio qui l'a sorti de l'ombre à la fin de sa vie et c'est le disque qui nous le restitue le mieux.

Avant de s'attaquer à son monumental « Journal littéraire » (Mercure de France), on peut lire ses « Entretiens avec Robert Mallet », parus en un volume chez Gallimard ou les écouter. En effet, l'O.R.T.F. en rediffuse parfois quelques extraits et Lucien Adès vient d'en faire plusieurs disques.

*
**

Dieu : en 1954, à une dame qui lui demande : « Je voudrais savoir ce que vous pensez de Dieu ? » Léautaud répond : « Je ne connais pas ce monsieur.

*
**

La paix :

« Tous les peuples sont pour la paix, aucun gouvernement ne l'est. »

*
**

La guerre : Léautaud note en 1926 : « C'est être un coquin que d'envoyer les autres à la guerre quand on reste bien tranquille chez soi. Duhamel tout à fait de mon avis. Il m'a raconté que des gens l'ont aussi blâmé verbalement, pour sa réponse à propos de la guerre du Maroc : « Alors, leur ai-je dit, vous, vous êtes pour cette guerre, vous l'approuvez ? Alors, qu'est-ce que vous faites ici ? »

« Excellente réponse, la seule à faire à ces farceurs...

« Duhamel a ajouté : « Je leur ai dit aussi : vous avez un fils ? Le donneriez-vous pour le Maroc ? Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi voulez-vous donner le fils du voisin ? Moi, je ne voudrais donner ni mon fils, ni le fils de ma femme de ménage. »

*
**

Un héros :

« Je vous présente un héros. C'est un homme que je vois, chaque matin, monter dans le même train que moi, pour venir à Paris. Quel âge a-t-il ? Environ soixante ans. Quelle profession ? Un employé et probablement dans l'industrie du livre, car il se pique de se connaître en littérature et je l'ai entendu, un jour, célébrer, la bouche en cul de poule, la « forme » d'un de nos grands écrivains phraseurs. A la déclaration de guerre, malgré son âge, il s'engagea. Il voulait sans doute reprendre personnellement l'Alsace et la Lorraine ? On ne le revit plus qu'à ses permissions, l'uniforme orné d'un galon d'adjudant, l'air important et martial. Pendant ce temps, sa femme, encore assez bien conservée, filait la romance avec un ami resté tranquille chez lui, tous les deux rentrant chaque soir de Paris bras-dessus, bras-dessous, leurs airs ne laissant aucun doute sur la nature de leurs relations. La guerre terminée, tout est rentré dans l'ordre. L'ami est disparu, la femme reste chez elle, et le mari, comme autrefois, va chaque matin à ses affaires. Il semble pourtant qu'il ait grandi. Il porte plus haut la tête. On dirait qu'il a conscience de son dévouement à la patrie. D'autres sont morts pour la France. Lui, il a été cocu. »

*
**

La liberté :

« Nous avons déjà le service militaire obligatoire, qui est la honte des sociétés actuelles, et l'instruction obligatoire qui crée tant d'ânes prétentieux. On nous a parlé récemment du vote obligatoire. Nous pouvons voir là ce qu'est appelée à devenir la liberté dans un temps plus ou moins rapproché. Voici maintenant qu'un M. Henry Spont, qui doit être marié, et malheureux en ménage, ce qui le pousse à être jaloux des célibataires, pose la question du mariage obligatoire. Je l'ai souvent écrit : jamais on ne vit d'époque plus bête que la nôtre. Nouvelle preuve. »

*
**

L'individualiste Léautaud est mort il y a onze ans. Que dirait-il aujourd'hui ? Alors que les foules automobilières et téléphonardes ont crû et multiplié, alors que la télévision s'est installée dans tous les bidonvilles, alors que les guerres n'ont pas cessé par la faute des hommes, alors que des hippies de pacotille vont se marier jusqu'à l'église, que dirait-il, Paul Léautaud ?

Jusqu'au 15 décembre, 7 ter, rue St-Placide, entrée gratuite.

*

MISE AU POINT

J'avais terminé mon article intitulé « Provos, hippies et compagnie » (paru dans notre dernier numéro) lorsque m'est tombé sous les yeux un reportage du mensuel catholique pour adolescents « FORMIDABLE » (n° 26 de novembre, pages 48 à 53). Ce « papier » abondamment illustré de photographies en noir et en couleur a pour sujet les hippies (pourquoi pas ?), mais il est signé... Jean Gérard. Je tiens à préciser que je ne me sens en rien responsable des élucubrations de ce monsieur.

J.-L. GERARD.

Une brochure... DEUX HOMMES... UNE FEMME...

Jeanne Humbert n'est pas de ceux — c'est à dessein que j'utilise le masculin car son viril courage le mérite — qui ont besoin de 80 ou 100 pages pour exprimer ce qui peut l'être en 30 ; de là, l'extraordinaire densité de la brochure récente dont elle est l'auteur. Ce texte, qui est celui, in extenso, d'une conférence prononcée le 23 avril 1967, est riche d'enseignements fructueux car des notes complémentaires l'accompagnent. Le grand méconnu — et bassement calomnié — que fut Paul Robin, auquel il est consacré, en sort définitivement débarbouillé et lavé des flots de boueuses injures par lesquels on tenta, perfidement, de le submerger. Dire la lutte menée par cet éducateur hardi, cet intrépide pionnier était chose — certes malaisée — mais faisable. Des camarades compétents auxquels il faut rendre un légitime et sincère hommage, s'y sont utilement employés dans des numéros parus de ce journal (1). Mais — et c'était d'ailleurs hors de leur propos — où s'accumulent les difficultés, c'est lorsqu'on examine un aspect bien particulier de l'œuvre de Paul Robin : celui qui a trait à son action néo-malthusienne. Sur cette propagande — féconde en aperçus et effets originaux — s'appesantit — en militante avertie et passionnée — oui, passionnée, Jeanne Humbert.

La lecture de ces documents — en partie vécus — sera, pour quelques-uns de nos jeunes camarades, une véritable révélation.

L'individualiste obstiné que je suis se doit de confesser qu'il est habité par l'inflexible rigueur — en dépit de certaines apparences — de la loi de population. Cardinale est son importance. La méconnaître ou, étourdiment, la négliger, expose à de sérieux mécomptes, d'irréparables bévues. Cette opinion peut sembler péremptoire et tranchante. Outre qu'elle n'est à personne imposée, elle est le fruit d'une assez longue expérience. Qu'on ne s'y trompe point : la condition préalable, l'indispensable point de départ de toute vraie libération individuelle ou collective, réside a priori dans la régulation mondiale (France y comprise) des naissances. Lorsque tous les faiseurs d'enfants, parfois uniquement appâtés par les allocations familiales, cesseront de proliférer inconsidéremment, la route de l'affranchissement sera moins obstruée par la race des cireurs de bottes et des videurs de pots de chambre, des avaleurs d'hosties, des traine-savates et des candidats chômeurs. L'extinction de celle-ci — sans préfigurer un avenir radieux auquel je ne crois guère — facilitera grandement le respect et la compréhension des humains qui resteront provisoires et remis en question toujours.

Tout cela ressort de la lecture édifiante de la brochure de Jeanne Humbert, d'épaisseur mince mais de résonances profondes et lourdes de sens. A soigneusement lire et à, plus soigneusement encore, méditer...

Certes, Paul Robin en est le héros principal... On eût, cependant, souhaité que cette brochure s'ouvrît sur quelques brèves phrases liminaires qui auraient plus fortement attesté que le flambeau qui échappa des mains de Paul Robin, paralysées par l'âge, la lassitude, l'écœurement et le dégoût ne s'éteignit pas irrémédiablement. Des bras, jeunes et robustes, le reprirent et l'élevèrent bien haut. Et, clair à nouveau, il rayonna. Et, malgré poursuites et condamnations, l'âpre lutte continue, rendue plus dangereuse et plus délicate encore par l'abominable loi de 1920 — non encore abrogée.

A la tête de cette phalange décidée marchait Eugène Humbert — mon inoubliable ami que la guerre assassina — Directeur de « Génération consciente » (1908-1914), puis de la « Grande Réforme » (1930-1939). Humbert mena ardemment le bon combat, assisté de Jeanne et de collaborateurs compétents et courageux, au premier rang desquels il convient de citer Sébastien Faure. Et, il ne fut vaincu que par la mort, notre despotique souveraine à tous... Cela devait être dit, vigoureusement.

Mais, cette légère lacune, cette solution de continuité sans gravité, il n'appartenait à Jeanne — élémentaire pudeur — que de les partiellement combler.

J. LAURON-NEJAN.

---

(1) Monde Libertaire 124 à 126.

CONTES D'HAN RYNER

par Maurice LAISANT

Voici rassemblées en un livre diverses nouvelles parues çà et là, et que Georgette Ryner et Louis Simon ont recueillies pour en faire un volume.

Pour donner une unité à des contes inégaux de longueur, de thème et de style ils les ont classés en quatre parties :

— Contes de Catalogne et de Provence.
— Contes prophétiques.
— Contes dramatiques.
— Contes sans malice.

Titres empruntés à Han Ryner lui-même qui avait projeté un moment de les compléter en vue d'un livre.

Les premiers surprennent par la naïveté de la narration qui, sans vaine recherche, disent tout bonnement des vieilles légendes selon la formule millénaire : « Il était une fois... », avec la répétition des mêmes formules, des mêmes adjectifs et des mêmes images, sur des thèmes qui ont trop de variantes pour ne pas nous remettre en mémoire tel conte populaire ou tel autre de Flaubert.

Dans les deuxième et troisième parties : « Contes prophétiques et dramatiques » nous y retrouvons le Han Ryner qui nous est familier, manieur de symboles qui s'affirment en images saisissantes, nous y trouvons aussi des essais de ce que nous connaissons, élargi et complété dans ses œuvres connues ; pareils à ses esquisses auxquelles se livrent les artistes-maîtres avant le tableau final qui empruntera à ces premières et rapides ébauches.

Non moins surprenants que « Les Contes de Catalogne et de Provence » qui commencent le livre, sont ceux des « Contes sans malice », qui le terminent et dont le thème de certains aurait enchanté un Maupassant et avait tenté, avant ou après l'auteur, un Courteline ; le père de Boubouroche en avait fait un Téniers, Han Ryner nous en offre un Watteau.

J'ai goûté par-dessus tous « L'embarras de l'économe » avec ses personnages pittoresques, hauts en couleurs, et pourtant si réels que je ne doute pas que Han Ryner les ait coudoyés et nous en ait offert le portrait à peine transposé.

Livre de contes pour les grands enfants, qui leur donneront à rêver et... qui sait, à réfléchir.

CINÉMA

PROPOS D'UN LIBRE SPECTATEUR

Les deux films que je vous présente ce mois-ci sont très différents aussi bien par le fond que par la forme ; il conviendra pour le spectateur en puissance de choisir selon son goût du moment.

Le premier de ces films est *491*, film suédois qui décrit avec âpreté et violence une expérience de liberté surveillée à laquelle sont soumis de jeunes délinquants. Dieu, doit, paraît-il, pardonner jusqu'à 490 fois, mais pour la 491e le doute plane ; nos délinquants sont à la limite du pardon, vont-ils ou non s'amender ? Pour essayer cela, et dans un but fortement idéaliste, ils sont laissés libres et ensembles dans la maison d'un jeune éducateur promu au rang de grand conciliateur, là ils sont analysés par un psychologue et surveillés par un policier pédéraste qui trouvera parmi eux son bonheur. Dès le début et durant tout le film nous assistons à l'impossible essai de compréhension du monde délinquant et du monde bourgeois, et par ailleurs l'on se demande parfois de quel côté se trouvent les véritables pervertis; l'éducateur est un faible, un masochiste qui prend plaisir à se voir bousculer, piller et finalement écraser par ses ouailles ; l'inspecteur, lui, passe son temps à choisir, dans ce haras, son favori d'un moment ; et les jeunes, eux, volent et jouent les maquereaux avec une jeune putain consentante. Ce film est le constat d'une faillite, celle de notre civilisation bourgeoise et hypocrite ; il n'y a pas de solution au problème de la délinquance sinon changer le monde actuel. Les scènes de ce film sont tournées sous la forme de cinéma-vérité, images modernes, sans concessions, et le tout fort bien joué.

Film à voir pour la révolte qu'il inspire, mais il faut y aller un jour de pleine forme car il est assez pénible à supporter.

Tout à fait différent est « *Le grand Meaulnes* » d'Albicoco, film tiré du célèbre roman d'Alain Fournier. Disons tout de suite que le scénario suit fidèlement le livre, mais, comme il a fallu tout de même transposer les mots en images, il reste une très grande part d'apport personnel du réalisateur. Juger de la valeur de cette transposition n'est pas le but de notre critique, le film est une œuvre originale en lui-même.

C'est, conté en très belles images, l'histoire d'un amour rêvé dans l'adolescence, poursuivi dans l'âge adulte et perdu par un retour d'enfance.

Poème en images, il faut voir ce film qui ne se raconte pas. La rencontre d'Yvonne de Galais et du grand Meaulnes, comme le bal des enfants sont des morceaux d'anthologie. Tout est ambiance et rêve dans ce film, point de profonde philosophie seulement un sentiment très pur suivi, poursuivi et chanté en images harmonieuses au travers des différents personnages. Il y a cet amour hors du temps des deux héros, et en filigramme l'amour adulte qui aurait pu être entre deux personnes qui se comprennent, François Seurel et Y. de Galais ; goûter ce film est affaire d'appréciation personnelle, mais il est si bon de voir, conté par l'image un sentiment pur et beau dans une nature romantique ; sur d'autres écrans l'on fornique, l'on philosophe, l'on se tue, ... l'air pur du Grand Meaulnes soulage l'âme fatigué des intellectualo-conneries.

Il ne faut pas terminer sans parler des acteurs et surtout de l'héroïne, Brigitte Fossey, dont le sourire, le visage, et tout le comportement colle au personnage d'Y. de Galais, c'est là une très belle artiste promise à un avenir certain, il en va de même pour A. Libolt qui joue le rôle de François Seurel à la perfection, je ne dirais pas de même pour l'acteur qui tient le rôle du Grand Meaulnes, il ne correspond pas à l'idée que j'avais du héros, et puis ses yeux bleu acier, sa coupe militaire, son jeu dur, cela rappelle trop un surhomme de choc...

Paul CHAUVET.

NOTRE XXIe GALA

C'est dans une « Mutualité » comble que cette année encore s'est déroulé le Gala de notre journal. Dès 19 heures, de longues files d'attente se formaient devant l'immense nef de la rue Saint-Victor. Les habitués savent bien que leur patience sera récompensée par une ambiance de fraternité et un spectacle d'une rare qualité. A l'ouverture des grilles, les jeunes se partagent sans rechigner les nombreuses tâches qu'une telle soirée impose. Pour se convaincre du bien-fondé de la phrase prophétique d'Elisée Reclus : « L'anarchie est la plus haute expression de l'ordre », il suffit de comparer une de nos fêtes où il n'y a qu'un minimum de service d'ordre avec une soirée du même genre organisée par un groupement quelconque de « ceux-qui-savent-faire-régner-l'ordre-à-Varsovie-ou-ailleurs ».

A l'heure prévue, notre amie Simone Chobillon ouvre le spectacle en nous présentant un trio de jeunes auteurs-compositeurs-interprètes qui, s'accompagnant à la guitare, nous détaillent quelques-unes de leurs chansons. « Marie, Anne et Julien » sont bien partis sur la route du succès ; ces trois sympathiques J3 feront bientôt parler d'eux.

C'est ensuite le tour d'un autre A.C.I. déjà chevronné : Colette Chevrot, accompagnée de ses guitaristes, non pas de ces assourdisseurs qui s'empêtrent les pieds dans des fils électriques que la musique réprouve et dont on a hâte d'applaudir le départ pour recouvrer des trompes d'Eustache enfin soulagées, mais de ces jeunes virtuoses qui, aujourd'hui, redonnent à la noble guitare toute sa place. Colette Chevrot attaque son tour avec « L'Eléphant rose », un succès qui la situe et met en valeur sa science du rythme, mais

par Jean-Ferdinand STAS

elle poursuit avec « Ce n'est pas avec des notes », « Les faux cultes », « Les livres et les cahiers », chansons qui réjouissent nos cœurs libertaires et dénotent la volonté et le courage de leur auteur.

Bernard Dimey, poète peu commun, nous régale avec « Les Invalides », « Mémère », que notre ami Michel Simon a popularisée avec le disque, « Une toute jeune fille », « La vieille Russie », charge pleine d'esprit de la cour du Tsar en exil, « Joyeux Noël » où l'auteur nous conte sans « mystère » l'histoire de la nativité. On comprend mal comment un tel artiste n'occupe pas plus de place sur les scènes de Paris.

Voici maintenant un chanteur fantaisiste qui défend avec bonheur un genre bien difficile : Pierre Provence fait preuve de goût dans le choix de ses chansons, d'un heureux éclectisme, d'un talent d'interprète plus très courant de nos jours ; il déchaîne les rires de la salle avec : « Je suis trop beau », « Six roses », « Mister Pétale », « J'attends », « Le flamenco de Gaston » ; un artiste que les spectateurs ne sont pas près d'oublier.

« Les Poémiens » sont trois sympathiques garçons qu'un même et ardent amour de la poésie a réunis en équipe pour répandre et populariser les poèmes qui constituent leur foi. Le néophyte le plus attardé ne peut rester insensible à l'interprétation par Le Poémiens des merveilleuses pages de Paul Fort : « Je suis libre », Boris Vian, « L'oiseau », Raymond Queneau, « La fête au village », Christian Grangier, « C'est un pays profond », Blaise Cendrars, « Tu es plus belle que le ciel et la mer », Henri Michaux, « L'avenir », Pablo Neruda, « Expliquons-nous ». Ces garçons dépassent le rôle de l'artiste, ils sont aussi les militants d'une mystique qui, tant qu'elle aura de tels serviteurs, conservera la place que la vie moderne tend à lui arracher.

Autre équipe, très remuante celle-là : « Les Garçons de la rue ». Quatre lascars que notre fidèle public réclame toujours. Un ensemble extraordinaire de synchronisme qui, cette année, avait profondément renouvelé son tour. « Les Parisiens », de Léo Ferré leur va comme un gant, mais qu'ils soient calmes avec « Les timides » de Brel ou pétaradants avec « Les Cowboys de l'ère atomique » de Georges Cros, c'est toujours dans une mise en scène impeccable qu'ils interprètent ce qu'ils ont judicieusement choisi. « La comédie musicale », « Les morceaux choisis », de Charles Level ou « Le Blanco spiritual » de notre ami Jean Yanne, sont autant de petits chefs-d'œuvre.

Au cours de cette première partie, notre camarade Maurice Joyeux avait, dans un court exposé, fait vibrer la salle en faisant appel aux sympathisants pour qu'ils nous rejoignent dans le combat que nous menons pour la liberté. Nous savons d'ores et déjà qu'il n'a pas prêché dans le désert.

Lors de l'entracte, chacun se rafraichit de son mieux tandis qu'à nos comptoirs pris d'assaut, Madeleine Ferré dédicaçait son livre : « Les Mémoires d'un magnétophone » et Joyeux, son disque 33 tours : « Albert Camus, la révolte et la mesure ».

A la reprise du spectacle, notre camarade Léo Ferré, triomphalement applaudi dès son entrée en scène, accompagné par Paul Castagnié, attaqua avec « La Maffia », ce qui donna tout de suite une idée des dispositions présentes de notre « Graine d'Ananar ». Faisant alterner ses anciens succès avec ses dernières chansons, il tint la salle en haleine pendant une bonne heure. Ses nouvelles créations sont de la bonne veine Ferré, ce diable d'Homme qui a maille à partir avec les « rois du disque » n'a pas dit son dernier mot, soyons-en sûrs. Ni rien ni personne ne l'empêchera de clamer ce qu'il a à dire.

« Salut Beatnik », « Ils ont voté », « A une chanteuse morte », « La Marseillaise » sont autant de cris de révolte qui s'ajoutent à la liste déjà longue de ses proclamations dont « La grève » et « Ni Dieu ni maitre » étaient les dernières. Mais si Ferré sait dire ce qu'il a sur le cœur, il sait aussi charmer l'auditoire avec des pièces de poésie pure comme « C'est un air qui vaut pas dix ronds », « Madame », « Quartier latin », « La mélancolie », « Les retraités », faisant tour à tour vibrer en artiste consommé la colère et l'émotion la plus douce. Bravo Léo, tu n'as pas fini de faire couler de l'encre et de la bave, mais nous comptons toujours sur toi pour nous tirer aussi quelques larmes.

Remercions pour ce programme sans faille tous les artistes qui, bénévolement, furent nôtres. Remercions aussi Suzy Chevet qui est passée maître dans l'art de doser un plateau.

★ THÉATRE

LE ROI FAIM de Léonid ANDREEV
Théâtre Récamier

Le Roi Faim ou la révolte des affamés. Un lyrisme exubérant, une farce énorme et bariolée, une débauche de lumière, de son, de mouvement.

Une mise en scène que l'on croirait volontiers audacieuse, seulement pour un spectateur habitué à un théâtre timoré. Mais, là est la vraie mesure, là est le vrai théâtre.

Pierre Debauche ne nous a pas déçus ; il a su tirer de la pièce de l'anarchiste Léonid Andreev, une mise en scène haute en couleur.

La révolte des affamés, conduite par le Roi Faim, sera bien sûr atrocement jugulée. Mais malgré la trahison du Roi Faim, « laquais des classes privilégiées », l'effroi des vainqueurs est terrible, car la menace pèsera toujours jusqu'à la fin des temps. Vision absurde et actuelle d'un monde où trois hommes sur quatre crèvent de faim, où la bombe et autres appareils de répression, les maintiennent toujours suffisamment loin des maitres.

Une pièce d'un lyrisme poignant et magnifique, enfin du théâtre !

MYRIAM.

★ VARIÉTÉS

Le Caveau de la République

LE ROI EST MORT... VIVE LE ROI !

Adieu, toi, mon vieux Caveau, antre de l'esprit et du rire où l'on humait dès le pas de la porte, la magie des mots rosses, l'impertinence verbale des mises en boîte... Toi qui fleurais bon la sincérité, l'à-propos, la gaieté saine, la bonne humeur et qui remettait à chaque spectateur avec le programme, le droit de faire une cure de rire et de la joie sans restriction...

Les Charles Bouvet, les Jean Rieux, Dorin, Groffe, René Paul, Noël-Noël et j'en oublie, brillante promotion de chansonniers inégalables, ont disparu depuis longtemps de la petite scène sympathique où derrière le piano on apercevait la grande artiste que fut Mad Rainvyl... souvenirs qui hantent le cœur des vieux habitués du Caveau et qui restent agrippés à leur mémoire avec un frémissement de reconnaissance dont on parle avec le rire aux lèvres...

Et puis le livre du vieux Caveau étant clos, on commence une nouvelle histoire...

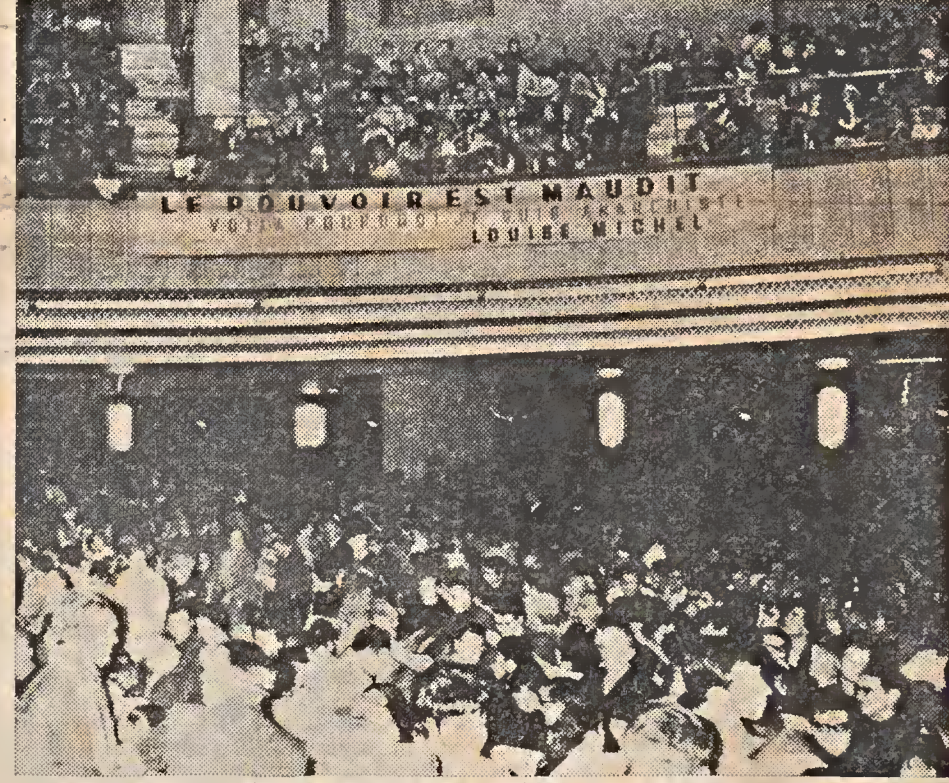
Dors avec ton passé « de gloire et de souvenirs ».

Le Caveau est mort... Vive le Caveau !

Tout est remis à neuf, astiqué, poli, pomponné. Cent places de plus et comme le proclame notre ami Martial Carré qui anime avec un talent truculent et l'esprit de Gavroche le programme de réouverture — « Les colonnes qui soutiennent notre édifice sont authentiques » — On est parfaitement assis, on est à l'aise, l'acoustique est meilleure, on a amélioré le confort du spectateur et de l'artiste, mais on a gardé l'ambiance « Caveau »... Celui-ci est reparti pour son nouveau destin avec son cortège habituel fleurant bon l'esprit, parsemé de-ci de-là d'allégresse rabelaisienne, serti d'humour tendre ou vache ; d'impertinence et d'irrésistible drôlerie, éclairé d'un brin de poésie, enserré par des rires percutants créant une voie de soleil dans les grises soirées hivernales de Paris.

Pour la réouverture, un programme bien « Caveau » : *Garde l'Est* dans lequel Daniel Mussy, directeur artistique, est en pleine forme, Patrick Font, un jeune artiste mordant, spirituel et qui s'intègre dans la liste des meilleurs chansonniers du moment, Christian Vebel, toujours incisif avec de bons textes bien agréables à entendre, André Rochel, rosse à souhait et l'inimitable Patrick Raynal qui nous conte et commente d'inénarrables histoires de son Berri. Enfin, Henri Tisot qu'il faut voir et écouter... Il imite parfaitement « Qui-vous-savez ». Le tout accompagné par Fernande Pelot souriante et dont le charme donne une note indispensable au programme. Tous athlètes du rire et de l'esprit et qui vous feront passer une soirée ahurissante de gaieté.

Suzy CHEVET.



Salle comble comme d'habitude à notre Gala Annuel

★ DISQUES "Albert Camus ou la révolte et la mesure"

de Maurice JOYEUX

Edition La Rue (Coll. La Voix des Anarchistes)

Jamais plus qu'aujourd'hui la conspiration du silence n'enserra la pensée contemporaine dans une plus puissante emprise. Que l'on connaisse ou l'on ne connaisse pas Albert Camus, ce disque, merveilleuse antitoxine secrétée par un homme libre et révolté contre un univers social infecté, est un défi aux forces pernicieuses, pour les soumettre à la mesure, délimiter leur influence et les terrasser sur leur propre terrain. Face à la très grave situation faite à l'esprit, aliéné et contraint à errer dans les corridors d'une culture industrialisée, « ceci est un effort pour comprendre mon temps ».

Ce disque, d'une puissante densité, jeté comme une bouteille à la mer pour porter au loin le témoignage désespéré d'un homme seul, Maurice Joyeux, face à la réalité de sa condition humaine, par son importance, énucléé des cadres trop étroits du monde intellectuel pour devenir partie intégrante de la pensée ouvrière, darde de son rayonnement la pensée syndicaliste révolutionnaire. Cet autodidacte qui, par ce souci constant de rester parmi les travailleurs et de lutter pour leur émancipation, offre par ce document, ce que l'élite intellectuelle ouvrière châtrée ne peut leur fournir. Usant d'une multiplicité de mots, il tourne et retourne les problèmes avec une nervosité sans cesse accrue. Les propos sont denses, gonflent cette cire prête à éclater ; le raisonnement logique et charpenté, mais l'accessibilité, la compréhension du sujet traité sont rendues somme toute difficiles, laisant à l'auditeur un important travail de déchiffrage et d'approfondissement.

Cristallisant le cri d'un homme libre, d'un homme révolutionnaire qui a le verbe dans l'action, ce disque, grand fleuve de mots, s'achève sur un espoir de l'esprit raisonneur et de ses infinies révoltes : l'Anarchie.

Roland BOSDEVEIX.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux

PROUDHON (œuvres choisies)

Textes présentés par Jean BANCAL

(Collection « Idées »)

Voilà un ouvrage sûrement utile, bien que personne n'ignore, et Jean Bancal pas plus que moi, ce qu'il y a de discutable dans ces choix qui laissent forcément en marge des textes dont l'élimination est discutable.

Disons tout de suite qu'aussi discutable (et il ne pourrait en être autrement) que soit ce travail, Jean Bancal l'a mené avec une grande probité intellectuelle. Dans une préface solide, il s'est expliqué sur son projet. Son but consiste à extraire de l'œuvre monumentale de Proudhon des éléments qui, rassemblés, forment une doctrine économique, politique et sociale cohérente. Mais voilà, Jean Bancal l'a lui-même reconnu, Proudhon refuse de se laisser enfermer dans le dogme et, à la lueur de l'événement, il reprendra inlassablement son enseignement pour le retoucher, le polir, l'enrichir.

Cependant, l'effort est louable et l'ouvrage aidera ceux qui connaissent déjà Proudhon à situer tel point particulier. Ce sera un dictionnaire, dirais-je, de référence proudhonienne. Pour les autres, qui forment la masse immense du public, je doute que ce livre leur situe le vrai Proudhon. Pour deux raisons :

— La première de ces raisons est d'humeur. L'auteur aime certainement Proudhon, il le commente avec chaleur. Est-il vraiment proudhonien dans toute l'acception du terme. On peut en douter ! Il s'apparente à ces intellectuels qui tentent de le concilier avec Marx qui fut leur premier amour ! Entre les deux, son cœur est partagé et lorsqu'il insiste sur l'estime de Marx pour Proudhon vers 1846, on peut le suivre en souriant mais lorsqu'il veut voir dans Marx le continuateur de Proudhon, on ne marche plus.

La seconde raison est de rectitude de pensée. Il semble que Bancal n'ait pas nettement vu les trois périodes de la pensée de Proudhon. La première Période est la période théorique dominée par « Qu'est-ce que la propriété ? » et qui reçoit sa conclusion par un programme révolutionnaire et anarchiste. La seconde est dominée par l'expérience parlementaire. C'est la période des illusions électorales et démocratiques réformatrices. La troisième, c'est la période profondément économique et sociale, qui se clôture à la fois par le Manifeste des Soixante, le syndicalisme, et un livre : « La Capacité ouvrière ».

De toute façon, l'ouvrage, je l'ai dit, sera utile pour ceux qui voudront bien le considérer pour ce qu'il est, une introduction à une œuvre qui le complète par Marx mais le détruit et dont la puissance visionnaire fut telle que tous les grands courants économiques et sociaux de notre temps en sont le reflet.

Oui, Jean Bancal, Marx s'éloigne avec tout son bric à brac de mythe alors qu'avec Proudhon le réel fait son entrée dans le XX[e] siècle.

ANTIMÉMOIRES

de MALRAUX
(Edit. Gallimard)

Même si cela doit déplaire aux laudateurs de la culture « officiels », la réflexion qui vient à l'esprit lorsqu'on a refermé l'ouvrage et pris connaissance des critiques favorables qu'il a soulevées est « beaucoup de bruit pour rien ».

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de brûler ce qui fut, à une certaine époque, adoré. Malraux reste toujours un maître écrivain qui aurait honoré le Prix Nobel. Mais enfin le propos qu'il nous vient à l'esprit est : pourquoi ce livre ? Que nous apporte-t-il ? N'en déplaise au Stéphane bredouillant d'une Télé aux ordres, les « Antimémoires » ne sont rien d'autre que la reprise des thèses déjà traitées par l'écrivain et qui ont perdu cette saveur de la première main.

Malraux l'a bien voulu ainsi, qui a donné à ses chapitres le titre de ses principaux romans, dont il reprend la matière. Par exemple, en quoi le chapitre intitulé « La Voie royale », diffère-t-il du livre qui porte ce nom, sinon que le livre était merveilleux et que l'histoire contée sous ce titre dans les « Antimémoires » est « emmerdeuse ».

Oui, bien sûr, Malraux a réussi quelques portraits qui nous font voir qu'il a lu Retz sans prétendre l'égaler. Disons que ce sont là des récompenses pour le lecteur courageux qui parvient au bout de ces six cents pages. Mais, pour Mao comme pour Nehru, il ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà par la lecture des « Grands reportages » de « France-Soir ».

Premier tome des « Antimémoires » ! Un coup pour rien. Espérons que Malraux, ayant refait ses livres sous ce titre, s'est libéré l'esprit de ses fantasmes et que les ouvrages qui suivent nous parleront de faits qui nous intéresseront.

Mais, bon dieu ! que les « Conquérants » étaient passionnants en 1935 !

JAURÈS ET SES DÉTRACTEURS

(Edition du Vieux Saint-Ouen)
par Alexandre CROIX

Un livre passionnant dont la seule erreur est le titre, bien que ce titre soit infiniment publicitaire. Bien sûr, il est question de Jaurès dans le livre et les attaques que le grand tribun socialiste eut à subir et qui furent peut-être à l'origine du geste meurtrier de Vilain. Mais Alexandre Croix ne m'en voudra pas si je lui dis que bien plus qu'à celle de Jaurès, son ouvrage est une contribution à la connaissance de Jules Guesde et du guesdisme et que son propos dépasse la rivalité qui existait entre les deux hommes pour nous faire pénétrer aux sources morales d'une secte, le guesdisme qui, après avoir marqué le mouvement ouvrier français, accouchera du communisme et qui est à la base même du pourrissement du parti socialiste moderne.

Mais tout d'abord avant de s'attaquer aux rapports entre Jaurès et Jules Guesde, l'auteur nous montre Guesde sous son vrai jour de politicien, de démagogue et de patriotard, calomniant le mouvement ouvrier, les syndicats, les anarchistes. Dès le début du siècle, Guesde laisse pressentir qu'il sera « un ministre va-t'en-guerre » d'un gouvernement de défense nationale, l'inventeur du socialisme patriotique, et on peut se demander par quel miracle il a échappé à la réprobation ouvrière qui frappa Jouhaux. La réponse est simple, il y avait, dans le guesdisme, tous les germes du stalinisme. Certes, Jaurès a une autre épaisseur humaine que cette secte où grouillent les Guesde, les Delory, les Zévaès et les Cachin. Et si, entraîné par eux, il a des jugements sommaires, rapidement, il se reprendra, s'apercevant du jeu de ces drôles et il s'écartera d'eux.

La seconde partie de cet ouvrage nous restitue quelques figures de mousquetaires de la plume, Urbain Gohier, Victor Meric, Eugène Merle, Henri Fabre, Charles Malato, Gérault-Richard, Miguel Almereyda, Gutave Téry, Emile Poujet.

J'ajoute que le livre est merveilleusement illustré par des reproductions des journaux d'époque, parmi lesquels : « La Barricade », « Le Chambard », l' « Humanité » et notre vieux « Libertaire ».

Un cadeau magnifique pour les fêtes, un livre à ne manquer à aucun prix.

COLLECTIONS « LIVRES DE POCHE »

■ **Nexus,** d'Henri Miller (L.P.). Voici le second volume de la crucifixion en rose. On connaît le thème : un écrivain américain végète, nourri par Mona, sa femme, acharné à construire les éléments d'un livre qui lui échappe. C'est à Paris que l'œuvre, enfin mûrie, prendra un départ qui est celui de l'œuvre de Miller, le plus anarchiste des écrivains américains de la génération perdue.

■ **Le Régent,** de Philippe Erlanger (L.P.). C'est entendu, Erlanger est un historien de caractère qui oublie parfois trop le contexte économique de l'histoire, mais ceux qui ont vu à la télévision sa magistrale démystification de Louis XIV seront curieux de lire ce livre de la même veine.

■ **Poésies,** de Joachim du Bellay (L.P.). Voici un recueil du plus délicieux poète de la Renaissance. Nous attendons maintenant avec impatience la « Défense et illustration de la Langue française », qui ne sera pas sans utilité pour quelques jeunes poètes modernes dont le vocabulaire est assez restreint.

■ **Les contes de Jacques Tournebroche,** d'Anatole France (L.P.). Voici le plus drolatique des ouvrages du grand écrivain. C'est un ouvrage qui sera éternellement cher à tous ceux qui pensent que la nouvelle doit être à la fois rapide et incisive.

■ **Paris insolite,** de Jean-Paul Clébert (L.P.). Ce livre est un chef-d'œuvre de truculence. On ne raconte pas une histoire qui est un périple à travers le monde de la cloche et de la petite truanderie de la capitale. Le livre vaut par son écriture, qui confère au pittoresque la noblesse d'un crayon de Daumier.

Il y a cinquante ans

Dix jours qui ébranlèrent le monde

par

Maurice JOYEUX

Choisir comme titre d'un article, celui d'un livre capital, peut ne pas paraître très original, pourtant cinquante années après sa parution en librairie, le livre de John Reed reste la contribution essentielle à l'histoire de la Révolution d'Octobre et pas seulement dans la relation des faits, mais également dans la réticence imperceptible, fond de toile de l'ouvrage, et qui en teinte l'enthousiasme de surface. Ces dix jours ébranlèrent le monde, certes, mais la stabilité du monde est incroyable et la société qui le personnifie est finalement retombée sur ses pattes. Bien sûr, pour réussir ce tour d'équilibre, elle dut modifier le sens des mots, se recréer une morale de justification, des mythes traditionnels un instant écartés et qui reparurent plus vivaces que jamais.

Ce sont ces dix jours que l'on vient de fêter à Moscou et dans les capitales de toutes les républiques populaires. Les journaux de la presse capitaliste ont marqué fortement ce tournant de l'histoire, la radio et la télévision du monde entier également. Quelle histoire ? Celle des forces qui se disputent l'avantage d'asservir les hommes, et la propagande a eu raison de souligner l'événement. Mais l'histoire des hommes ? ces dix jours l'ébranlèrent sans plus, et il ne reste qu'une variation à leur asservissement traditionnel.

LES JOURNEES D'OCTOBRE ET LE MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS

Les hommes de ma génération en fouillant dans leurs mémoires retrouvent les minutes exaltantes qui suivirent le succès de l'insurrection qui allait avoir des répercussions alors insoupçonnables sur le mouvement ouvrier français, mais les jeunes ont, je présume, du mal à en saisir le sens, habitués qu'ils sont, ou qu'ils seront, aux simplifications intéressées de « l'Humanité » ou de « France-Soir ».

En France, le Mouvement ouvrier avait été balayé par la guerre et la trahison de la plupart des leaders socialistes ou syndicalistes. Zimmerwald et l'opposition parlementaire à la guerre étaient restés confidentiels. La poigne de Clemenceau retenait les révolutionnaires de salons dans le « droit chemin », qui était celui des ministères et des commissions fructueuses. Seuls quelques noms surnagent de ce chaos, ceux de Merrheim, de Monatte, de Rosmer, de Bourderon, de Loriot, de Loguet, et de quelques autres.

Le première insurrection russe, celle de Février, fut accueillie par le Mouvement ouvrier français « majoritaire » avec des mouvements divers ; celle d'Octobre souleva la hargne des sociaux patriotes à la tête desquels Renaudel et cette vieille canaille de Cachin donnaient le ton. Il suffit de relire « l'Humanité » de cette époque pour être édifié sur la « foi » révolutionnaire et la grande peur du peloton d'exécution de ces personnages qui, plus tard, formeront le parti communiste français. Seule, la Fédération des Métaux de la C.G.T., que dirige Marrheim, ose écrire, dans « l'Union des métaux » : « Nous protestons de toute notre énergie, contre l'attitude de la majorité confédérale de la C.G.T. à l'égard de la révolution russe ». On discute à la préfecture de police de l'arrestation de Merrheim. La minorité syndicaliste, à laquelle se sont adjoints Mayoux et Péricat, essaye d'entraîner à la conférence de Clermont-Ferrand, l'organisation syndicale qui se dérobera. La minorité, alors composée de syndicalistes révolutionnaires et d'anarchistes, publiera une résolution, où elle « affirme sa profonde sympathie pour tous les révolutionnaires russes ».

LA REVOLUTION D'OCTOBRE

Et, pendant que les ouvriers révolutionnaires et anarchistes s'apprêtent à constituer des Comités de défense de la révolution russe, puis des Comités syndicalistes révolutionnaires, « l'Humanité » met tous ses espoirs dans Kérensky, pour rétablir l'ordre et continuer la guerre aux côtés des démocraties.

Aujourd'hui encore, nous n'avons que vues partisanes sur ce que fut cette insurrection capitale. Tous les récits tournent autour de personnages de légendes et sur leurs écrits. Pour des raisons de propagande évidentes et qui suivent de très près la courbe sinueuse que le parti donne à sa ligne politique depuis cinquante ans, l'action spontanée des masses qui revêtit alors des formes multiples, est passée sous silence. Bien sûr les récits que nous lisons à l'occasion de cet anniversaire sont riches en détails, mais tous ces détails s'agencent de façon à renforcer les thèses officielles soit du parti communiste russe, soit du capitalisme, adversaire de toutes pensées révolutionnaires, et qui, pour les besoins de sa cause, ramasse toute l'action révolutionnaire sous le dénominateur commun du communisme, adversaire considéré comme le plus redoutable. Et ce confusionnisme voulu, que dès le début, le capitalisme donna à sa propagande, a contribué à fausser le problème.

L'insurrection d'Octobre fut d'abord un choix entre la guerre ou la paix, la patrie ou la révolution ! Elle s'inséra dans l'année 17 qui fut elle-même une année pacifiste et révolutionnaire, de lutte contre la guerre qui faisait rage, et on peut dire que la première révolution de Février en Russie comme les mutineries sur le front français à la même époque, comme le regain d'agitation en Pologne, en Allemagne, furent dus à l'action spontanée des masses qui, devant la misère engendrée par une guerre interminable, engageaient la lutte sur la base syndicaliste révolutionnaire et défaitiste, qui avait été celle des premières années du mouvement ouvrier international ; et on peut dire, aujourd'hui, que le Congrès socialiste de Stockholm pas plus que la Conférence syndicale, organisés parallèlement dans cette ville, n'eut d'influence sur les révoltes contre la guerre, toutes nées d'un vieux fond antimilitariste que les « révolutionnaires de parlement avaient depuis longtemps abandonnées », et, une fois de plus, les partis politiques, comme les syndicats, se construisirent après coup une histoire qui ne leur appartenait pas. Octobre est d'abord la survivance de cette levée internationale et spontanée contre la guerre au printemps 1917.

En Russie, les masses ouvrières et paysannes refusaient de considérer la révolution de Février qui avait amené la chute de l'empire et l'avènement de Kérensky, comme terminée. La lutte continuait sur le front et à l'arrière pour mettre fin à la guerre, pour le contrôle ouvrier, pour la réforme agraire et, à ces revendications, Kérensky répondait par une promesse : réunir une Assemblée Constituante. En juillet, le peuple se soulève réclamant tout le pouvoir pour les Soviets. Le mouvement échoua. Le parti bolchevique encore très faible fut pourchassé, ses journaux interdits. La coalition gouvernementale composée de mencheviks, de socialistes révolutionnaires et autres « libéraux », crut le moment venu de frapper un grand coup. Ce fut la tentative en Septembre, du Général Kornilov, d'établir une dictature militaire. Il échoua. La vieille Russie se décomposait, partout des soviets se créaient, les désertions se multipliaient.

C'est dans cette atmosphère que le Soviet de Pétrograd se réunit le 22 Octobre. On vota pour l'insurrection, et Lénine, et Trosky, qui étaient pour, furent battus. C'est alors qu'un ouvrier, dont on n'a pas retenu le nom, prit la parole :

« Je parle au nom du prolétariat de Pétrograd, dit-il, nous sommes pour l'insurrection, faites comme vous voudrez, mais je vous le déclare, si vous laissez écraser les Soviets, vous êtes finis pour nous ! »

On remit alors l'insurrection aux voix, et cette fois-ci elle triompha.

L'INSURRECTION !

Distribuée par des matelots de l' « Aurore » et de l' « Aube de la Liberté », les deux croiseurs de la Baltique, la proclamation du Comité militaire révolutionnaire débute par une constatation :

« Les ennemis du peuple ont pris cette nuit l'offensive. » et se termine par un appel :

« La cause du peuple est en bonnes mains. Les conspirateurs seront écrasés. Ni hésitations. Ni doutes. Fermeté, discipline, endurance, décision. Vive la Révolution ! »

Les dés sont jetés. Les jours du gouvernement provisoire sont comptés. Dans la nuit un régiment s'empare du central téléphonique. Les marins de Cronstadt neutralisent le pont sur la Néva pour permettre aux travailleurs de se joindre aux forces ouvrières qui se massent au centre de la ville.

Le mercredi 7 novembre au matin, Trotsky, au nom du Comité militaire révolutionnaire, proclame la déchéance du Gouvernement provisoire. Autour de lui, Lénine, Zinoviev, Kaménev. L'action révolutionnaire à Pétrograd commence. Le palais d'hiver est envahi, le ministère de la guerre occupé, tous les points stratégiques sont surpris. L'Arsenal permet d'armer les ouvriers. Le soir, le Gouvernement provisoire a été balayé et à la tribune du Congrès Lénine dira :

« Nous passons maintenant à l'édification du socialisme. »

L'action proprement bolchevique de la Révolution russe est terminée. La prise du pouvoir dans la capitale fut l'œuvre des ouvriers, des déserteurs, des marins de la Baltique, dont bien peu étaient communistes. Mais à côté de l'insurrection populaire, une autre partie se jouait entre les groupes qui se réclamaient du socialisme, et cette partie, les bolcheviques Lénine et Trotsky en tête, l'ont gagnée.

En s'emparant du pouvoir dans la capitale, en proclamant leur désir de paix, en publiant le décret sur la terre, en socialisant la production, les dirigeants du Soviet de Pétrograd vont mobiliser toute l'attention des observateurs. Pourtant, le 8 au soir, un délégué des cheminots pourra proclamer :

« Au nom de l'organisation la plus puissante de Russie, je dis, le Syndicat des Cheminots refusera d'exécuter les ordres du Comité exécutif tant que l'administration des chemins de fer ne sera pas tout entière entre ses mains. »

Et cette proclamation remet à sa juste place l'action révolutionnaire des travailleurs opposés à la centralisation bolchevique.

POUR CONCLURE

On peut dire que la Révolution d'Octobre, qui eut d'ailleurs lieu en Novembre, fut la dernière des révolutions classiques héritées du XIXe siècle, en ce sens que l'insurrection dans la capitale fut décisive dans le domaine théorique. Par la suite, s'emparer des points vitaux d'une capitale ne suffira plus à paralyser un gouvernement, ni à assurer la priorité du groupement révolutionnaire qui l'aura conduit à bien. Ces journées furent le dernier triomphe du centralisme révolutionnaire né en 1789.

Née d'une idée d'organisation libertaire : le Soviet, la Révolution russe antimilitariste, anticléricale, anticentraliste, anti-autoritaire, fut confisquée par le Soviet de Pétrograd passé dans les mains de Trotsky. Certes, le prestige des chefs bolchevique était grand dans une sphère restreinte fortement politisée, mais justement la Révolution ne fut pas l'œuvre de cette minorité agissante, mais de la masse innombrable de soldats, d'ouvriers et de paysans qui prirent la décision de créer des soviets partout. Germination spontanée qui va donner des tiges magnifiques que le bolchevisme centralisateur abattra impitoyablement. Marins anarchistes de la Baltique, paysans libertaires de l'Ukraine, ouvriers anarcho-syndicalistes seront massacrés, et il ne restera de « ces dix jours qui ébranlèrent le monde » qu'une monstrueuse caricature du socialisme, qui sombrera dans le despotisme stalinien.